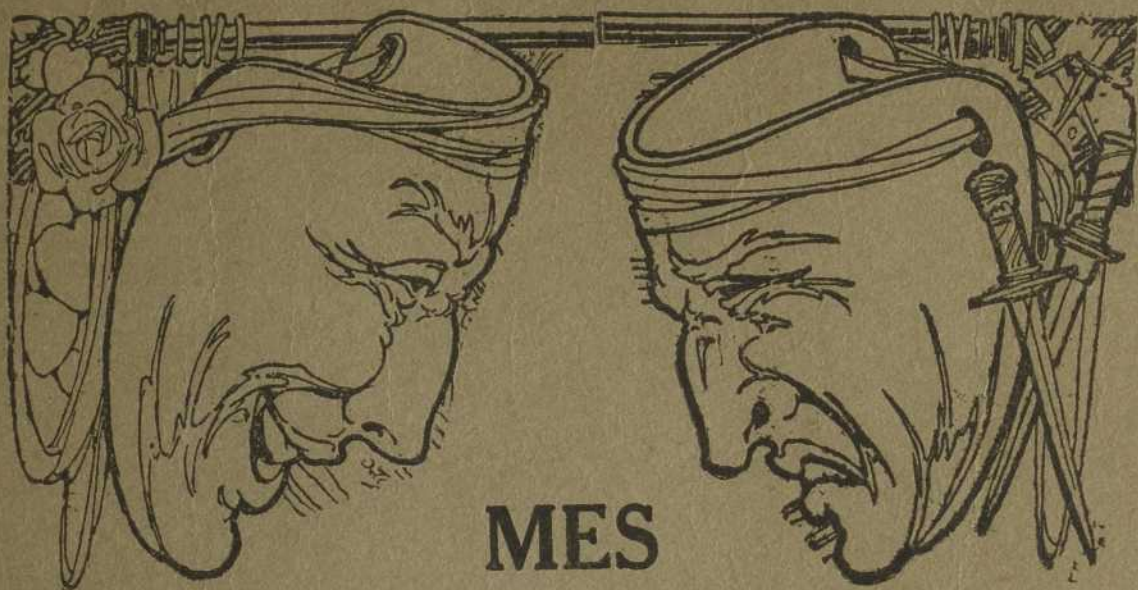


*Paul Coutlée*



MES  
**MONOLOGUES**

Recueil de monologues à l'usage  
de la jeunesse.

---

Prix : Un dollar

---

**EDITIONS EDOUARD GARAND**

153a rue Ste-Elisabeth

**MONTREAL**







*A MA MÈRE.*

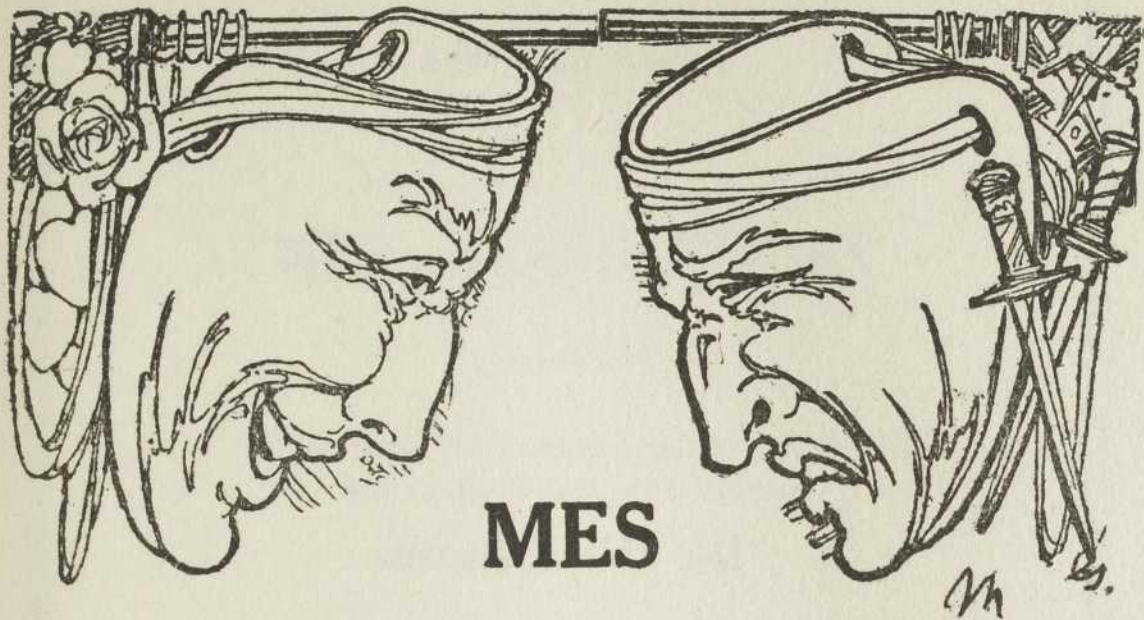
L'AUTEUR.

*Droits réservés*

Canada 1926.



*Paul Coutlée*



**MES**

# **MONOLOGUES**

Recueil de monologues à l'usage  
de la jeunesse.

---

Prix : Un dollar

---

**EDITIONS EDOUARD GARAND**

153a rue Ste-Elisabeth  
MONTRÉAL

**Du Même Auteur**

**Craches-en un**  
(Monologues Comiques) épuisé.

**Que nous dis-tu?**  
(Monologues Comiques) \$1.00

**Craches-en un**  
(Edition Microscopique) \$0.25

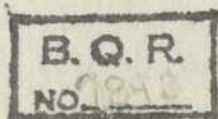
Chez l'auteur :

**Paul Coullée**

**1212, rue St-Christophe**

**Montréal.**

PS  
9505  
9875A6  
E468  
1926



## MES MONOLOGUES

*Biographie de l'auteur, revue, corrigée et  
épurée par l'auteur lui-même.*

*Je naquis le 31 décembre 1885 vers onze heures du soir, ce qui fait que je ne vis le jour que six heures après ma naissance. Chose bizarre, si j'étais né une heure plus tard j'aurais eu un an de moins; mais, voilà, j'ai toujours été pressé. En venant au monde dans la nuit du Jour de l'An, ma famille s'imagina que j'étais un cadeau du ciel, mais on ne tarda pas à s'apercevoir que je venais... d'ailleurs.*

*Mon enfance, comme celle de tous les grands hommes, se passa dans une monotonie étonnante : je me reposais pour l'avenir.*

*Je passe sous silence la coqueluche, la rougeole et la fièvre scarlatine, toutes maladies qui ont failli priver mon pays... (pas de briques, là-bas). A huit ans, je me fis enlever les amygdales, opération dont on parle encore sur la rue St-Hubert. Ce fut l'événement le plus important de ma jeunesse fleurie. J'usai les vieilles culottes paternel-*

## MES MONOLOGUES

*les sur les bancs (les derniers bancs) de toutes les écoles de Montréal et de Québec, où j'appris le français, que je ne sais pas encore, et chez les frères Maristes, à New-York, où j'appris l'anglais, que je ne parle pas. Oh, no ! Fine ! How di dow ? Very good. Go to... Halifax !*

*Je sortis des écoles avec mes diplômes dans les poches... de mes voisins, et bien décidé à éblouir mes concitoyens.*

*Après avoir été employé, dans divers magasins, à vendre, à différents prix, différents genres de différentes marchandises, ne réussissant nulle part, j'entrai au théâtre. J'avais vingt-cinq ans.*

*Curieuse coïncidence, je débutai sur la scène du théâtre Parisiana, théâtre situé rue Ste-Catherine, à l'endroit même où, vingt-cinq ans plus tôt, je faisais mon entrée dans cette vallée de larmes.*

*Je fis sept ans de théâtre à Montréal et un an au théâtre Moncey à Paris. Je ne vous parlerai pas de mes triomphes (on me prendrait pour un prétentieux), mais les journaux des deux hémisphères furent un temps remplis d'articles faisant mon éloge et le monde entier a encore dans les oreilles le bruit de ma célébrité à cette époque.*

*Je fis trois voyages en Europe... avant la guerre. Lorsque la guerre vint, l'Europe ne m'intéressait plus. Une tuberculose bienve-*

## MES MONOLOGUES

---

nue me força à ne pas quitter la terre qui m'a vu naître. Je restai donc à Montréal tandis que tous mes amis prenaient... le chemin des bois du Nord.

La guerre finie, j'étais guéri, mais j'avais perdu ma voix d'or.

Ne sachant rien faire, désespéré, je n'avais plus que deux portes de sortie : me flamber la cervelle ou me faire journaliste. De deux maux, je choisis le pire : je me fis journaliste.

Vous ne me croirez pas, mais c'est depuis ce jour que j'écris... pas pour mon plaisir.

De journaliste à devenir auteur il n'y avait qu'un pas : je fis ce pas. J'écrivis un volume que tu achetas, j'en pondis un second que tu achètes encore, je viens de faire paraître mon troisième que tu as en mains.

Mon premier volume est comme moi : il est épuisé. Le second marche sur les traces du premier, et j'ose croire que mon troisième aura le même sort...

Il m'a souvent été demandé pourquoi je ne publie pas les romans, nouvelles et pièces de théâtre que j'ai composés depuis bientôt six ans.

Pourquoi ? Parce qu'il n'y a pas de demande pour ce genre de littérature et que je n'ai pas les reins assez solides pour lutter avec tous mes confrères qui ont comme moi la démangeaison d'écrire.

## MES MONOLOGUES

*Avec mes monologues je suis certain d'avoir des acheteurs et comme je ne travaille pas uniquement pour la gloire, j'y trouve mon bénéfice.*

*Je ne veux pas qu'après ma mort les places publiques de nos villes soient encombrées par mon effigie en bronze, marbre ou autre chose; c'est pourquoi je sers, volontairement, une oeuvre imparfaite en espérant que le lecteur m'oubliera le plus tôt possible.*

*Sur ce, ma biographie ne pouvant pas être complète, n'étant pas encore mort, je laisse mon lecteur dévorer mon volume.*

*Au revoir et à bientôt.*

*Paul Coullée.*

*Montréal, mars 1926.*



## Partira-t-il ?

Arsène est mort ! . . .

Mon ami Arsène est mort ! Vous l'aimiez tous, Arsène, du reste, tout le monde l'aimait. Tout le monde, sauf sa femme, qui l'avait dans le nez.

Elle lui a rendu la vie bien misérable; elle avait le plus mauvais caractère que j'aie jamais vu.

Arsène en avait assez d'elle, aussi, il s'est décidé à mourir, histoire de se débarrasser d'elle et de vivre enfin en paix.

C'est en lisant le journal que j'ai appris qu'Arsène était passé de vie à trépas.

J'en ai reçu un choc. J'ai vivement mis ma cravate noire et mes gants de même nuance et je suis allé voir mon pauvre ami Arsène.

La société des pompes funèbres avait bien fait les choses. Les murs du salon dans lequel gîtait mon pauvre ami étaient recouverts de magnifiques tentures noires sur lesquelles on voyait, ici et là, quelques larmes qui étincelaient sous la lueur blafarde des deux bougies.

J'entrai dans la pièce où se trouvait Arsène.

MES MONOLOGUES

Il était installé bien à son aise dans une belle boîte noire. Il semblait dormir, le cher homme.

Près de la boîte d'Arsène on voyait des ancres et des croissants. Ça donnait un petit air joyeux au tableau.

Je versai, comme c'est l'usage, quelques larmes sur le corps, puis je m'approchai. Je mis ma main sur le front pâle d'Arsène.

Je fis trois pas en arrière. Arsène était encore chaud !

Je me remis de ma stupeur et j'appelai sa femme. Elle descendit rapidement le grand escalier qui mène au premier.

Elle était vêtue d'une magnifique robe rose où on voyait, par-ci, par-là, quelques fleurs couleur sang-écrasé.

C'était sa manière à elle de porter le deuil d'Arsène.

Lorsqu'elle me vit elle fronça son oeil de lynx.

—Ah, c'est vous ! dit-elle.

Je ne pouvais pas nier. Je lui avouai que c'était moi.

—Que me voulez-vous ? me demanda-t-elle, l'air méchant.

—Je veux vous faire part d'une constatation bizarre autant qu'étrange. Je viens de toucher Arsène au front et j'ai remarqué que, quoique mort depuis deux jours, Arsène est encore chaud.

MES MONOLOGUES

Alors la veuve de mon ami, en se croisant les bras et en me regardant dans le blanc des yeux, me dit :

—Chaud ou froid, il part demain matin à huit heures !



## Notre histoire à toutes

(*Monologue pour jeunes filles*)

On n'a pas idée de la quantité de jeunes gens qui m'ont demandée en mariage. Tous voulaient m'avoir pour femme. Ils trouvaient toutes les qualités réunies sur ma petite personne. Il est vrai que . . . j'ai été si bien élevée par maman.

Bref, parmi mes nombreux soupirants, il en était un que je préférais à tous les autres. Son air doux m'avait séduite, et je ne rêvais qu'à lui. Tout comme les autres il avait fait sa demande, et j'avais cru bon de lui demander, tout comme aux autres, quelques jours de réflexion.

Il ne faut pas avoir peur de respirer un peu avant de prendre une décision aussi importante.

Je voulus prendre conseil de mes amies avant de répondre le fameux "Oui" qui nous lie pour la vie.

J'allai voir Germaine, ma meilleure amie.

—Oh, Charles, dit-elle, mais je le connais; il n'est pas mieux que les autres.

Oh ! les hommes ! Tous des lâches, tu prends Hector, tu sais comme il m'aimait, eh bien . . .

## MES MONOLOGUES

Je ne voulus pas en entendre davantage et me sauvai chez Suzanne que je connais depuis dix ans. C'est une jeune fille très sérieuse, qui pouvait me donner un avis salutaire.

—Charles, s'écria Suzanne, après avoir entendu ma demande, mais c'est un garçon indigne de toi; tu peux trouver mieux sans chercher longtemps. Eh puis, veux-tu un bon conseil : reste fille, ça vaut mieux. Tes amoureux te traiteront toujours mieux que ton mari, quel qu'il soit.

Je partis et allai trouver madame Jolicoeur, l'amie de ma mère. J'eus à peine commencé à lui conter mon histoire qu'elle partit comme une machine; trois cents mots à la minute! "Comment, te marier, avec ce Charles, mais tu n'es pas sérieuse! Et puis, pourquoi te marier, tu n'es pas heureuse chez toi? Mais tu te mets la corde au cou, ma chère enfant", et patati et patata.

Je courus chez ma tante Marie. Ma tante m'a toujours aimée et considérée comme sa propre enfant. Je lui fis part de mon projet d'épouser Charles.

Elle devint blanche, verte, jaune, de toutes les couleurs, puis au milieu d'un déluge de larmes :

—Ma petite Michelle, me dit-elle, tu ne sais pas ce que c'est que le mariage. Mais ce

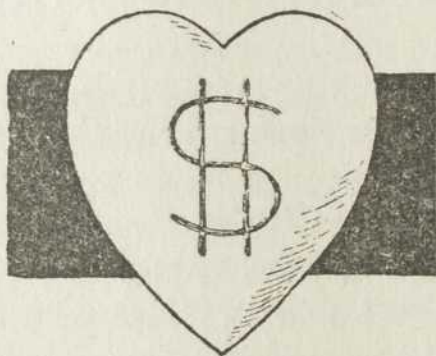
MES MONOLOGUES

n'est qu'une déception perpétuelle. Prends ton oncle : ses cheveux sont faux, comme son caractère, ses dents et ses excuses de rentrer tard. Il ne sait pas compter ses dépenses de cigares, il ne voit que mes frais de toilette. Il a l'air bon, comme cela, mais si tu le grattes un peu, tu vois apparaître le mari : le maître. Crois-moi, ma petite, reste fille, c'est encore ce qu'il y a de mieux pour une femme."

Je me sauvai. Mes petites enquêtes n'avaient pas été encourageantes, cependant, malgré tous les conseils, j'ai épousé mon Charles.

.....

Germaine, Suzanne, Madame Jolicoeur et ma tante Marie... ne m'avaient pas trompée.



## Le Canayen des "States"

*Allo, good morning, everybody.*

J'arrive en drette ligne des *States*, mon nom c'est : *Catbedcrazy*. Y a eu *eight days* à l'*Easter* passé que j'sus débarqué du *rail-road* avec mon *suitcase* pis mon *english*.

Quand j'étais au Canada on m'appelait Chalifoux, mais aux *States* j'ai changé mon nom en *Catbedcrazy*. *Cat* ça veut dire "chat", *bed* ça veut dire "lit" et *crazy* ça veut dire "fou". *Cat-bed-crazy* — *Chali-foux*.

Asteur j'sus revenu au Canada pour travailler comme *farmer* su ane *farm*.

J'ai pas eu de *luck* aux *States*, j'ai faite toutes sortes de *jobs* impossibles, j'ai été *plumber*, *joiner*, *baker*, *messenger*, *laborer*, *bootlegger*, enfin j'ai été un *jack-of-all-trades*, j'ai faite toutes sortes de *business*.

J'étais parti pour les *States* avec le *foot-train* mais j'sus revenu dans le *railroad*, dans un *pullman*; j'étais sarvi par un *colorman* à qui j'ai donné un *tip* de *five dollars*.

J'sus ben content de mon *trip* aux *States*, ça m'a *open* la cervelle, les *travels*, c'est ben bon pour les *young men*.

MES MONOLOGUES

J'vous ai pas dit que j'avais été en *love* ben sérieuse avec une *american girl* des *States*.

*Yes*, a s'appelait *Margaret* et alle avait dix-huit *years*, ane sapré belle fille, ane *flapper* de par-là qu'avait des *teeth* blanches comme du *milk*, des *eyes* noirs comme du *black-bowl*, des *hairs* longs comme d'icitte à *to-morrow*, pis un *heart* bon comme du bon *bread* canayen.

*Margaret* était ben *swell*, a parlait pas un *goddam* mot de *frenchy*, mé comme moé j'parlais ben l'*english* on s'*understandait the same*.

Le jour qu'a m'a dit : "*I love you*, j'y ai dit : *I love you* pareil et pis on va s'*marred* devant le *priest* au prochain *church* du *corner*". — "*All right*, qu'a me dit, *kiss me quick*". J'y dis : "*Fine* guidoune, *to-morrow* su l'bord du trottoir".

Ah ! j'ai été ben en *love* avec cette *girl*-là qui *workait* dans une *shop* pour un *boss* qui la payait quasiment *nothing* par semaine. J'étais toujours forcé de y donner des *fives* et pis des *ten dollars* tous les *saturdays*, sans ça elle serait *dead* de faim. J'ai été longtemps *in love* avec cette *girl*.

Une fois, a *friend of mine*, m'a dit qui avait un *fish* qui la coaxçait et pis qui y donnait des *fives* pis des *ten dollars* chaque *week*.

MES MONOLOGUES

J'ai ben compris que le *fish* c'était moé, a avait pas d'autre *fellow* que moé.

Un soir qu'a m'a *callé* par le phone, j'y ai conté ça *straight*, j'y ai dit qu'a avait pu à compter su moé pour *walker* su la *street*, ni *runner* alentour de sa *kitchen*. *The devil be with her*. Les *girls* des *States* ça vaut pas ane chique de tabac canayen.

Alors j'sus *come back* au Canada où j'ai l'intention d'époustailler ane vraie canayenne pur sang, et pis jamais les *states* me r'verront de leur sapré vie, *you bet* !

Vive le Canada ! Vive la Canadienne !



Distribution solennelle  
des prix

---

DE L'ECOLE ANORMALE DE  
CINQ-CANISSE

---

COURS SUPERIEUR

*1er prix d'excellence.* — Un bâton fort de bonne qualité, excellent, mérité par Mlle Anna Pasdechance.

*1er prix de philosophie.* — Un fuseau de fil ayant appartenu à Sophie Arnould, le fil-à-Sophie, mérité par Mlle Alice Oudoncestu.

*1er prix de mathématiques.* — Un compteur automatique, mérité par Mlle Thérèse Sincennes (13 cinq cents).

*1er prix de géographie.* — Un horaire de chemin de fer, mérité par Mlle Alcipiare Lavoie.

*1er prix de Français.* — Un buste, grandeur naturelle et très ressemblant de la République Française, mérité par Mlle Evaseline Lafrance.

*1er prix d'Anglais.* — Photographie du Prince de Galles faisant une chute de

## MES MONOLOGUES

cheval sous le nom de Lord Renfrew, méritée par Mlle Holy Gee.

*1er prix de version.* — Une voiture versante, méritée par Mlle Hermine Dhordur.

*1er prix de thème.* — Un volume intitulé : "Les cent mille manières de dire : Je t'aime !" à l'usage des jeunes filles seulement; mérité par Mlle Jeanne Adèle Amour.

*1er prix de lecture.* — Un livre de . . . laitue, mérité par Mlle Alma Toutpris.

*1er prix de bonne conduite.* — Un chien d'aveugle, mérité par Mlle Eva de Travers.

*1er prix de composition littéraire.* — "Les plagiats", de Maurevert, mérité par Mlle Anna Dutoupet.

*1er prix d'écriture.* — Une machine à écrire, méritée par Mlle Jenny Malaudoigt.

## COURS ELEMENTAIRE

*1er prix de langues.* — Une douzaine de langues de veau en boîtes, bien fraîches, méritées par Mlle Yvonne Navoir.

*1er prix d'analyse.* — Un laboratoire, mérité par Mlle Anna-Lise Logic.

*1er prix de pédagogie.* — Livre traitant de l'influence des enfants d'Israël sur la

MES MONOLOGUES

---

marche des affaires mondiales; mérité par Mlle Jeanne Auray.

GRANDS PRIX SPECIAUX

Prix offert par son déshonneur Monsieur le maire à l'élève ayant reçu le plus de points durant l'année : mérité par Mlle Alice Pugilat, élève de première année.

Montre en or avec chaîne en ruban de même métal offerte par Monsieur le député et méritée par Mlle Aurore Boréale.

Une mèche de cheveux de Monsieur le principal donnée à l'élève qui est allée le plus souvent le voir à son bureau, méritée par Mlle Aimée Dumâtre, la plus jolie fille de l'Ecole Anormale.

Médaille de cuivre en simili-or donnée par une professeur à l'élève la plus attentive et méritée par Mlle Anna Duzèle.

Grand prix spécial de diction donné par monsieur le professeur Biendisant, un morceau de lard, lard de dire, et mérité par Mlle Laura Deslauriers, du cours supérieur.

Grand prix de bienséance — Mille étiquettes de tramway reliés et dorés sur tranche et mérités par Mlle Jenny Desmagnères.

Grand prix de déclamation offert par un ennemi de l'éducation, un gros taon en

MES MONOLOGUES

or, un taon déclamatoire et mérité par  
Mlle Sarah Bernhardt.

Enfin, grand prix de propreté, offert par  
Monsieur le curé à l'élève la plus propre  
en classe et mérité par Mlle Anna La-  
salle — une boîte de Snap.



## Le philosophe idiot

Mesdames et messieurs, je vais vous faire une conférence.

Ma conférence sera courte mais bien sentie et vous serez plus forts après pour affronter les vicissitudes de la vie.

J'ai toujours cherché à joindre les deux petits bouts des grandes pensées de nos philosophes anciens et modernes.

J'ai trouvé que tous les systèmes philosophiques sont fondamentalement opposés et radicalement les mêmes; en un mot, que vous couchiez sur un matelas de blé-d'Inde ou sur un matelas rembourré de noyaux de pêches vous dormez aussi mal.

Toute la philosophie de tous les temps est basée sur ces deux vieux préceptes : *Prenez une chance, et, Tirez-vous-en comme vous pourrez.*

Nos grands-parents Adam et Eve ont pris une chance avec la pomme et s'en sont tirés avec le résultat que vous connaissez tous.

Le vrai philosophe moderne est celui qui désire épouser la plus jolie fille et manger toujours les meilleurs mets. Lorsqu'un

## MES MONOLOGUES

philosophe n'exprime pas un de ces deux souhaits c'est qu'il est déjà marié ou qu'il est atteint de mal à l'estomac. La suppression de ces deux souhaits est la cause de tout le mal dont souffre notre pauvre humanité.

Les deux seuls grands hommes qui n'ont pas formulé ces deux souhaits sont Salomon et Gargantua; l'un le plus sage de l'histoire, l'autre le plus gros et le plus gras des enfants des hommes. Salomon a épousé 300 femmes; Gargantua a mangé tout ce qu'il n'a pas pu boire.

Si Salomon s'était contenté d'une seule femme, ou encore d'une blonde, d'une brune et d'une rousse, il aurait été moins sage mais par contre il eût été plus philosophe.

Si Gargantua s'était contenté d'un simple beefsteak aux pommes de terre frites au lieu des joyeuses ripailles qu'il fit, il aurait été moins gros et moins gras, seulement... sa renommée ne serait jamais parvenue jusqu'à nous.

La philosophie moderne est basée sur l'attraction des oppositions.

Je ne sais pas si je me fais bien comprendre.

Je m'explique. Si vous êtes en bonne santé et vos poches bourrées de billets de banque, pleurez; si, au contraire, vous êtes

## MES MONOLOGUES

---

malade, sans argent, sans amis, en prison, alors réjouissez-vous.

Rappelez-vous que des milliers d'enfants chinois sont noyés chaque année dans le Yang-sté-Kian et le Hoang-Ho par leurs parents. Vous auriez pu naître enfant chinois et alors, vous n'auriez pas aujourd'hui besoin de tord-boyau pour être heureux.

Si vous ne pouvez pas vous amuser avec votre propre misère, amusez-vous sur la misère d'autrui.

Vous n'avez pas idée de la somme de joie que vous pouvez donner en mettant le feu à votre habit. Si vous n'avez pas d'habit, votre voisin en a.

Remerciez la Nature de tout ce qu'elle vous a donné et encore plus de tout ce qu'elle ne vous a pas donné; à votre mort, vous en aurez moins à quitter.

Soyez heureux, *ad vitam aeternam*, c'est le souhait que je formule à votre intention.

En vous remerciant, mesdames et messieurs, de votre cordiale attention et en espérant que ma conférence vous aura été profitable pour votre plus grand bien.

## Le porc à Poléon

(Dit par l'auteur au Monument National,  
à Montréal, le 6 novembre 1922)

Dites donc, vous autres, vous avez ben connu Poléon Casavant qui restait dans le rang des têtes rouges, arra la coulée aux guernouilles !

Si vous vous rappelez ben, i pouvait pas voir couler l'sang; sa vache s'blessait ou sa femme s'faisait in entaille dans la main, *crac*, Poléon en faisait ane maladie. Y a du monde de même.

Eh ben, imaginez-vous que Poléon avait un cochon, sauf le respect que j'vous dois, un cochon qui y donnait ben du fil à r'tordre. Son cochon mangeait toutes ses pétaques su pied, y prenait in rang d'pétaques dans son champ, pis y mangeait tout l'rang, après y s'dévirait pis y mangeait tout in autre rang. Y faisait ça à la journée. C'était in cochon vicieux.

Poléon i s'dit : "Si y continue à manger mes rangs de pétaques comme ça pendant dix ans, la r'colte s'ra pas forte c't'automne !"

I fallait tuer l'cochon, mais Poléon y tombait en pamoison rien que d'y penser.

MES MONOLOGUES

Y va trouver Narcisse, que vous avez ben connu itou, rapport qui s'est marié avec la bédotte, la fille du bedeau d'la paroisse.

Poléon y dit à Narcisse toute l'affaire.

Narcisse y dit : "J'm'en vas l'tuer ton cochon. Passe-moé ta hache."

Poléon y passe sa hache.

Narcisse y part pis y arrive dans l'champ à Poléon.

Le cochon était là, y mangeait son rang de pétaques.

Y avait commencé en haut du rang pis y descendait. Narcisse y s'dit :

—J'm'en vas l'attendre à c'bout icitte, quand y arrivera, *paf*, j'y envoie ma hache su la tête.

Narcisse s'plante au bout du rang de pétaques. L'cochon y s'en v'nait ben tranquillement comme in archevin qui a la conscience tranquille.

Y était pus qu'à trois pieds de Narcisse.

Narcisse lève sa hache, l'cochon était pus qu'à deux pieds, pis rien qu'à un pied. Narcisse y laisse tomber sa hache su la tête du cochon.

I y fend en deux, net.

L'cochon perd pas d'temps, y s'dévire pis y s'en va.

... Y mangeait deux rangs de pétaques, asteur !

## Oh ! Amour

Je l'avais connu dans un salon de coiffure où elle venait de se faire péroxyder la tête. Elle était jolie, charmante, adorable. Ses cheveux, nouvellement teints, laissaient un rayon sur son passage. Mon orbite en resta illuminée.

Je l'accompagnai jusque chez elle. Une fois rendue, elle m'invita à monter. Je ne sais rien refuser aux femmes, j'acceptai. Je montai.

Je passai dans le salon où elle ne tarda pas à venir me rejoindre.

Nous causâmes de choses et d'autres... surtout d'autres choses. J'étais éloquent comme un radio de cinq piastres.

Je fis tant que quelques secondes plus tard ma blonde conquête me tombait dans les bras. Le coup de foudre, la pâmoison.

Elle m'aimait.

C'est extraordinaire comme les femmes sont aimantes ces années-ci. Car enfin, j'ai beau être beau, séduisant, irrésistible; j'ai beau avoir un tempérament volcanique, incendiaire; j'ai beau être vêtu à la dernière mode de Longueuil, ce n'est pas une raison pour que les jeunes filles tombent à la renverse en me voyant près d'elles.

MES MONOLOGUES

Toujours est-il que ma blonde péroxydée était frappée.

Je sentis sa main, sa main douce comme une tranche de steak dans le filet me caresser la joue, et son bras suivit sa main tout autour de mon cou pour me serrer dans un *Half Nelson* délicieux.

J'étais aux petits oiseaux.

Sa tête charmante s'appuya légèrement sur mon épaule. Les effluves de bay rum et de peroxyde qui se dégageaient de sa chevelure mirent ma tête en feu et je ne sus plus ce que je faisais.

Je vivais dans un rêve, je planais, j'avais des ailes. Je lui déclarai mon amour, v'lan. Droit au but.

Elle répondit à ma flamme. Alors, je lui demandai, dans un soupir, si elle voulait m'épouser. "Oui, me répondit-elle, à la condition que vous en ferez autant de votre côté ?"

Elle a beaucoup d'esprit. Mais elle doutait de la force de mes sentiments.

—Et tu m'aimeras toujours autant ? me demanda-t-elle.

—Oui, toujours, mon ange blond; en été comme en hiver, en janvier comme en juillet, sauf au mois de février où je t'aimerai moins car ce mois n'a que vingt-huit jours. Tu es si jolie !

MES MONOLOGUES

—Et si j'étais laide, m'aimerais-tu de même ?

—Oui, je le jure.

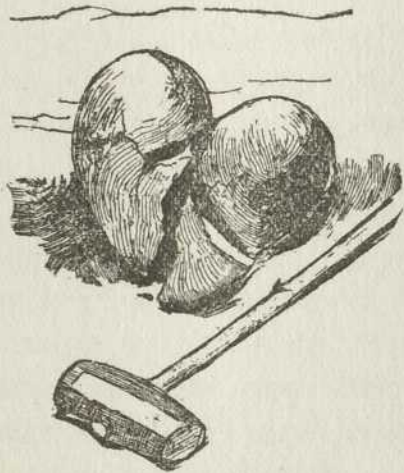
—Même si je me faisais écraser par un p'tit char ?

—Même si tu te faisais écraser par un rouleau à vapeur.

Je la convainquis. Elle posa sa bouche sur la mienne et dans un souffle elle me promit sa main.

Je passai une soirée délicieuse avec elle. Sur les onze heures, je pris mon chapeau et après des adieux touchants, je lui promis de revenir le lendemain.

Il y a dix ans de cela; je ne sais pas ce qu'elle est devenue, je n'y suis jamais retourné.



## Les surnoms

Il existe des gens qui donnent des surnoms à toutes les personnes qu'ils connaissent.

Il n'y a rien d'aussi bêtes que ces surnoms; dans ma famille les surnoms n'existent pas.

On donne bien des petits noms doux mais on ne donne jamais de surnoms.

Ainsi, j'ai mon père qu'on appelle à tour de rôle : le père-fection, le père-forateur, le père-colateur, le père-fide, le père-nod, le père-il, le père-una, le père-iode, le père-ichole, le père-drix, le père-oxyde, le père-isque, le père-itoine et l'am-père.

Ma mère non plus n'a pas de surnoms, on se contente de l'appeler : la mère-cantile, la mère-cure, la mère-picon, la mère-ci, la mère-à-boire, la mère-Noire, la mère-ique, la mère-Gouin et la com-mère.

C'est comme mes frères, j'en ai sept ou huit, eh bien, ils ont tous des petits noms doux mais pas de surnoms : j'ai mon chemin de frère, mon frère à repasser, mon frère à friser, mon frère à cheval, mon frère-blantier, mon frère-aille, mon frère-tilisant, mon frère-blanc et mon en-frère, c'est le plus démon de tous, celui-là !

## MES MONOLOGUES

Parlons de mes soeurs et de leurs petits noms doux : la plus vieille de mes soeurs s'appelle : mas-soeur, une autre : ma rous-soeur, une troisième : ma soeur-ise (cerise) et une quatrième porte le doux nom de ascen-soeur.

Mon neveu Polycarpe porte le nom de : neuf-oeufs, parce qu'il ne *veut* pas toujours aller quérir les oeufs de nos volailles dans le poulailler.

Ma nièce Agnès s'appelle : niaise.

J'ai mon oncle Gédéon que j'appelle mon onction, mon oncle Samuel que j'appelle mon oncle-incarné, mon oncle Charles que j'appelle mon fur-oncle.

Puis j'ai mes tantes. Des tantes, c'est ce que j'ai le plus dans ma famille. Eh bien, pas une seule ne porte un surnom, des petits noms doux tant qu'on voudra, mais pas de surnoms.

Ainsi, j'ai ma tante-tation, ma tante-tateur, ma tante-tôt, ma tante-inet, ma tante-ale, ma tante-tative, ma tante-acule et ma tante-tât.

En dehors de ces petits noms doux on ne donne pas de surnoms dans ma famille.

## Not' servante

*(Monologue comique pour jeunes filles.)*

Oh ! je suis furieuse ! furieuse contre monsieur mon mari, qui a donné raison à notre servante contre moi. Oh ! le vilain homme que mon mari !

Not' servante est devenue le Trotsky de notre foyer.

C'est elle qui fixe l'heure de nos repas. Il ne faut pas déjeuner trop tôt, le matin, parce que mademoiselle not' servante ne se lève qu'à neuf heures; il nous faut dîner à midi parce que mademoiselle not' servante sort à une heure; il nous faut prendre notre souper à six heures exactement, parce que mademoiselle not' servante va au cinéma tous les soirs.

Je ne puis recevoir qu'une fois par semaine, et jamais le dimanche, parce que mademoiselle not' servante a son dimanche à elle, ainsi que toutes ses soirées et quatre après-midi dans la semaine; elle condescend à m'en accorder deux ! Brave coeur ! Chère âme ! . . .

Not' servante est le moteur qui fait marcher la maison. Qui est-ce qui décide du nombre d'invités que je dois recevoir ?

MES MONOLOGUES

Quand je dois les recevoir ? Où les recevoir ? . . . C'est not' servante.

C'est elle qui fait le menu des repas, et il ne faut jamais que ce soit compliqué, mademoiselle not' servante n'aime pas cela.

Elle contrôle tout : le sucre, le beurre, le lait, le pain, les pommes de terre et mon mari.

Il m'a fallu mettre notre fillette au couvent; mademoiselle not' servante n'aime pas les enfants. J'ai dû me débarrasser de notre pauvre chien, not' servante n'aime pas les chiens, de même de notre canari, elle n'aime pas les oiseaux, *idem* de nos poissons rouges, elle n'aime pas les poissons rouges.

J'ai dû transporter le salon dans une pièce en arrière afin de donner la pièce à mademoiselle not' servante. Il m'a fallu changer les tentures et remplacer les portraits de famille par des peintures, des peintures à l'huile. Je vous demande un peu, une servante !

Il ne se passe pas une seule journée sans que je sois obligée de lui donner un objet quelconque de ma toilette.

—Madame ne peut plus mettre cette robe; voilà déjà deux semaines qu'elle la porte.

—Voilà un an que madame porte cette fourrure; madame devrait me la donner.

MES MONOLOGUES

—Ce chapeau ne va pas au teint de madame, il irait très bien au mien.

—Moi, bonne bête, je lui passe tout ce qu'elle demande, et par un effet du hasard, tout cela lui fait mieux qu'à moi.

Jamais nous ne sortons ensemble, car j'aurais l'air d'une pauvre à ses côtés.

Not' servante est plus maîtresse que moi dans mon intérieur.

Et pour comble de malheur, voilà monsieur mon mari qui prend pour elle contre moi et lui donne raison.

Ah ! mais, je m'insurge à la fin. Je vais la renvoyer avec tous les honneurs dûs à son rang. Je ne veux plus avoir de servante. Je ferai tout le travail moi-même. Oui, mais . . . toutes mes bonnes amies ont des servantes, si je n'en ai plus, elles vont gloser.

Ah ! il me faut la garder !

Ah ! pauvres femmes que nous sommes ! nous sommes les éternelles sacrifiées et . . . dire que c'est nous qui faisons marcher le monde !

—O ironie des choses d'ici-bas !

## Les Ziniziales

*(Monologue comique avec accent juif)*

Ponjour, pestames, pessieurs, che fiens auchourt'hui fous barler te mes bedites av-vaires.

Che me nomme Abraham Orargentsky et che fa fous vaire une bedite convession : che zuis chuif. Ne le tites à bersonne.

Che diens un macazin te secondes mains sur la rue Craig et ch'ai ma résitence brivée à Westmount.

Zur ma carte te fizite on lit :

*Abraham Orargentsky, FFF. FF.*

*Macazin de secontes mains.*

*A l'enzeizne des trois poules.*

*Rue Craig Vest.*

FFF. FF. Fous fous temandez sans toute ze gue zela signivie gue zes lettres FFF. un point FF. ? Z'est un zecret. Un zecret gue je fais fous tire.

Ch'ai remarqué gue tous les gens chics afaient tes ziniziales après leur nom. Les uns c'étaient M. P. ou pien M. P. P., les autres c'étaient K. C., d'autres engore avaient L. L. D. — N. P. — A. C. F. — A. C. J. C. — L. L. L. — L. L. B. — B.

MES MONOLOGUES

Ph. — D. Ph. — B. S. S. — B. G. C. —  
M. S. L. (*Montreal Street Loafers*) et  
beaugoup t'autres.

Moi auzzi, ch'ai foulu afoir tes zinizia-  
les abrès mon nom.

Z'est ma vemme gui a droufé FFF. un  
point, FF.

Z'est une droufaille géniale, gomme zeu-  
les les vemmes beufent en afoir.

Che fais imprimer mes gartes te fizite et  
che les tistribue à mes amis. Un chour che  
rencontre un glient et che lui tonne ma  
garte; il la regarte et me temante ze gue  
FFF. un point, FF. signifie.

Che n'ai bas foulu lui tire la signivica-  
tion de FFF. un point, FF. Z'est mon  
zegret, et che le garte pien.

Mais izi nous sommes entre amis, che  
fas vous le tire.

FFF. un point, FF. za signifie . . . Non,  
che ne fous le tirai bas . . . Oûi, che fas fous  
le tire.

FFF. un point, FF. za signifie :

Trois *Feux*, deux *Faillites*. FFF. un  
point, FF.

## La lutte de Wenceslas

La lune était dans son plein cette nuit-là et Wenceslas dormait comme un bienheureux.

Une heure, deux heures, trois heures sonnèrent à la vieille pendule sans réveiller le jeune homme. Wenceslas avait le sommeil lourd.

Tout à coup, le dormeur s'agita, un tremblement nerveux le secoua, et, rapide comme la flèche de Guillaume Tell, il s'assit sur son séant.

Encore tout endormi Wenceslas tâtonna ici et là, et finit par se rendre compte qu'il n'était pas seul dans son lit. Un étranger partageait avec lui sa couche.

Wenceslas sauta à bas du lit. Un rayon de lune pénétrant par la fenêtre jeta une lueur blafarde sur le drap du lit. Wenceslas était assez éveillé pour reconnaître l'intrus qui avait établi ses quartiers-généraux dans son lit.

Il avait affaire à une énorme punaise; une de ces punaises grosses et grasses comme on en élève dans certains hôtels.

Wenceslas contempla quelque temps la visiteuse nocturne, mais celle-ci ne semblait pas du tout intimidée par le regard de Wen-

MES MONOLOGUES

ceslas; elle continuait sa course vagabonde sur les draps blancs de son hôte.

L'hôte jura de se débarrasser de sa pensionnaire d'occasion; il sauta sur le premier objet qui lui tomba sous la main, un couteau à pain, en l'occurrence, et il se précipita sur la punaise.

Il était terrible à voir Wenceslas, lui qui d'ordinaire n'est pas beau. Ses yeux lançaient des éclairs fulgurants, ses dents claquaient dans sa bouche avec un bruit harmonieux de castagnettes, ses cheveux se dressaient sur sa tête.

Si vous l'aviez vu, vous qui l'avez bien connu, vous auriez fui tellement il était hideux dans sa colère.

Brandissant son énorme couteau à pain, il s'élança, mais la punaise déjoua le coup et le para. Le couteau entra dans les draps blancs du lit.

La colère de Wenceslas augmenta; il frappa à droite et à gauche, sans mesurer les coups qu'il donnait. La punaise reçut un coup de couteau à pain en pleine poitrine.

Le couteau à pain se rompit sous la violence du choc et l'affreuse bête roula sur le sol. Alors Wenceslas s'acharna sur elle à coups de pieds.

La bête blessée essayait de sauver sa peau. N'en pouvant plus, exténué, rendu,

MES MONOLOGUES

fourbu, à bout de forces, épuisé par la lutte, Wenceslas courut prendre la hache et revint sur le lieu du carnage.

La pauvre bête sentit sa fin approcher.

La hache fendit l'espace et la cervelle sauta sur le plancher.

La brave punaise venait de rendre le dernier soupir et . . .

“Le combat finit faute de combattants”.

La bête resta sur le sol jusqu'au matin.

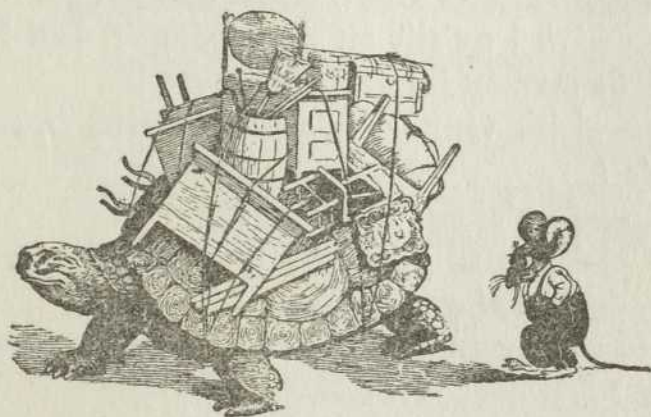
Au petit jour, Wenceslas appela son voisin et lui fit voir la punaise étendue sur le dos, les pattes en l'air.

Le voisin prit dans ses mains la punaise morte, la tourna, la retourna, puis avec des sanglots dans la gorge, il dit :

—Je la connais; elle est à moi. Malheureux ! qu'avez-vous fait ?

Wenceslas demeurait sans voix : il ne comprenait pas. Le voisin ajouta :

—Vous avez tué ma tortue, monsieur.



## Lili n'a pas le temps

(*Monologue pour petite fille*)

Lili est une petite fille très occupée.

Chaque fois que sa bonne maman lui demande un service, elle n'a jamais d'autre réponse à la bouche que celle-ci :

—“Je n'ai pas le temps !”

“Je n'ai pas le temps . . . Je n'ai pas le temps”.

Je vous demande un peu, une petite fille de six ans qui n'a pas le temps de rendre service à sa maman.

Mais que peut-elle bien faire toute la journée ? . . .

Ce qu'elle fait ? . . . Je vais vous le dire.

Elle habille sa poupée, déshabille sa poupée, habille sa poupée, déshabille sa poupée, et cela durant toute la journée. Elle fait ce manège dix, vingt, trente fois par jour.

—Oh ! qu'elle est donc occupée, Lili !

Sa maman lui demande :

—Lili, veux-tu m'aider à mettre la table ?

—Je n'ai pas le temps !

—Veux-tu m'aider à laver la vaisselle ?

—Je n'ai pas le temps !

—Veux-tu faire çà ? . . . veux-tu faire çà ? . . .

MES MONOLOGUES

—Je n'ai pas le temps ! je n'ai pas le temps !

Elle n'a jamais le temps.

L'autre jour, sa maman qui est si bonne pour elle et qui l'aime tant, lui demande si elle veut aller au-devant de son papa qui revient du bureau, et ma Lili de reprendre son refrain :

—Je n'ai pas le temps !

La maman ne gronda pas Lili, mais lorsque son papa arriva, elle lui raconta toute l'affaire.

Le père regarda Lili et lui dit bien doucement :

—Tu sais la jolie montre-bracelet que tu voulais avoir et que tu trouvais si jolie eh bien ! je l'ai achetée. Seulement comme tu n'es pas bonne pour ta maman, comme tu ne lui aides jamais dans les soins du ménage, je ne te la donnerai pas maintenant, je vais attendre quelque temps pour voir si tu seras plus gentille à l'avenir.

Si vous saviez comme Lili est transformée depuis ce jour-là ! On ne la reconnaît plus. Elle a toujours le temps maintenant.

Aussi, pour la récompenser, son papa lui a remis sa montre-bracelet, mais sa montre est toujours arrêtée. Que voulez-vous, Lili aide tellement sa maman que . . . "elle n'a pas le temps" . . . de la remonter.

## J'chus t'en amour

Ça faisait déjà ben longtemps que j'é-tions en amour avec Félixine, la fille au père Anselme, mais j'm'étions jamais décidé à m'déclarer. Pourtant j'avais l'coeur comme in tison ben chaud.

In jour du printemps dargnier, Félixine a m'a provoqué; a m'a montré un fer à r'passer et pis alle m'a dit de l'prendre dans ma main drette et de l'quindre le plus longtemps que j'pourrais.

Moé, pour y faire plaisir j'l'ai pris dans ma main, et pis, pour me faire plaisir, à moé, j'l'ai lâché ben vite. Y était rouge comme la face d'ane fille d'la ville qui s'maquillonne.

Le fer y est timbé su l'plancher. On était rouge tous les trois, le fer, moé, pis elle.

Félixine a riat tellement qu'a en brail-lait, ma parole du bon Yeu. In moment j'ai cru qu'a allait s'décrocher la mâchoire.

Alors, moé, j'ai profité d'l'occasion, j'm'ai dit : "À est de belle humeur aujour-d'hui, c'est l'temps de y pousser ma déclara-tion d'amour passionné et inflammatoire". J'm'ai laissé timber à ses pieds, mais, malheur, j'm'on mis les genoux su l'fer

MES MONOLOGUES

rouge qui était téjours su l'plancher. Ça m'a tellement brûlé que ça a refroidi mon tempérament pour deux bonnes minutes.

J'ai décollé d'place et j'ai resté à ses pieds l'air abattu comme une vieille vache qui charche son veau qui s'a perdu.

Félixine a restait confondu; c'était la première fois qu'a voyait un bel homme à ses pieds.

A m'dit : "Qu'est-ce que tu veux ?" J'y dis : "Félixine, mon coeur y tremble de tous ses membres, je . . ."

— "T'es-t-y malade ?" qu'a m'dit.

— "Oui", que j'y dis. "C'est-à-dire non, oui, non, j'chus pas ben ben, j'ai d'quoi su l'coeur qui va pas pantoute : j'chus malade d'amour".

— "Faut t'soigner !" qu'a me dit.

— "C'est toé seule qui peut m'guérir !" que j'y dis.

— "Mais qui c'est qu't'aime ?" qu'a me dit.

— "C'est toé !" — "Moé ?" — "Oui, toé !" — "Moé ?"

— "Toé. T'as donc ane pierre dans l'coeur, que j'y dis, t'as donc jamais aimé, toé ?"

Alors alle m'dit qu'a avait ben aimé sa grand vache brane qu'était morte l'année d'avant, pis sa p'tite pouliche qu'avait vu l'jour un soir qui faisait ben noir.

MES MONOLOGUES

---

Alors, j'y dis : "Et in homme, t'as jamais aimé ça ? Toé qu'aime tous les animaux, il me semble que tu pourrais avoir in sentiment pour moé, tu pourrais m'aimer sans te donner ane détorse".

J'y fis comprendre tout l'amour enflammé qu'était dans le réservoir de mon coeur, et a me dit que tout était correct, qu'alle allait en parler à son père pis à sa mère.

Alle appela toute la maisonnée et dit à son père qu'j'y demandais sa main.

Le père y dit : "Ben, ça c'est ane chance ! moé qui pensais qu'y aurait jamais un "moses" de fou pour vouloir de toé ! Prends-le vite, laisse-le pas s'échapper parce qui reviendra jamais pu. C'est ane chance du bon Yeu. On a ben raison de dire qu'ane bête trouve toujours ane plus bête qu'elle".

Toujours est-y qu'on va s'marier nous deuss après les p'tites pommettes et ça, grâce au fer rouge qu'a m'a mis dans la main drette et qui m'a fait penser à déclarer ma flamme enflammée, inflammable et inflammatoire.

## Projet de mariage

*(Monologue comique pour jeunes filles.)*

Je viens vous annoncer mon mariage.

Je me marie avec un jeune homme de bonne famille, très distingué, trois ans de plus que moi, tous ses cheveux et toutes ses dents, joli et très riche.

J'avais remarqué un jeune homme très bien, dans un bal récent; ce jeune homme avait paru frappé par ma beauté.

Non pas que je sois vaniteuse et fière de ma beauté, car je ne me trouve pas la moitié aussi jolie que je le suis en réalité; mais j'ai un certain petit quelque chose qui fait que je ne passe jamais inaperçue partout où je me trouve.

Ce jeune homme s'emballa sur ma modeste personne. Il me faisait de l'oeil en coulisse et paraissait avoir un faible et un fort penchant pour mon genre de beauté.

Il était bien tourné et fort présentable sur une table.

J'avais pris mes renseignements sur lui. C'était un garçon très riche et dont le papa avait une centaine de mille dollars à disposer en faveur de sa future bru. Avec cela il pouvait se dispenser d'être beau, mais l'un ne faisait pas de tort à l'autre.

MES MONOLOGUES

Au bal suivant je me rendis avec l'idée bien arrêtée de mettre ce beau jeune homme à mes pieds.

La première danse se fit avec lui. Il perdit la seconde que je fis avec un autre valseur, un jeune homme charmant aussi. La troisième danse se fit avec mon premier valseur, la quatrième aussi.

Entre temps, j'avais eu des détails sur mon valseur numéro deux.

C'était un jeune homme qui ne travaillait pas; son paternel était trop riche pour que son rejeton s'amuse à faire comme les autres et à travailler pour l'enrichissement d'un patron quelconque.

Ce jeune homme me plut beaucoup, énormément.

Je partis à son bras.

En le regardant bien attentivement, je m'aperçus qu'il était plus joli que mon premier, mieux fait que l'autre aussi, et aussi plus riche.

Moi, je n'aime pas l'argent, mais on peut tout de même en avoir besoin quelquefois; et il ne faut pas rejeter un jeune homme sous le seul prétexte qu'il est riche.

Je ne l'ai pas rejeté; nous sommes fiancés et nous nous marierons bientôt, dans un mois.

Il paraît que l'autre a beaucoup de chagrin, mais que voulez-vous que je fasse

MES MONOLOGUES

avec un jeune homme qui ne m'apportera que cent mille dollars; où voulez-vous aller avec cette somme? Tout est si cher de nos jours. Et puis, on ne peut pas être heureuse sans causer quelques petits malheurs autour de soi.

Tiens! pour le consoler, je vais lui présenter une de mes amies; c'est une jeune fille qui sait se contenter de peu; elle sera heureuse avec lui, et lui ne sera pas trop malheureux avec elle.

Je vous invite tous à mon mariage qui se fera en grandes pompes et avec un cérémonial hors d'usage. Ce sera le mariage de l'année.

Venez, je vous donnerai à tous un morceau du gâteau de la mariée; ça porte bonheur.

Et vous serez tous heureux car... vous me verrez en toilette de mariée.



## Je les aime toutes

Toutes ! Je les aime toutes ! Ah, les femmes !

J'ai bien peur de rester célibataire toute ma vie et de ne jamais connaître la paix ni le repos, car, quoiqu'il y ait sur la machine ronde des millions de jeunes filles toutes plus jolies les unes que les autres, je n'en épouserai pas une, car il y en a trop d'autres.

Si ce n'était de Marguerite, j'épouserais demain Louissette qui m'aguiche lorsque je tiens sa taille souple entre mes doigts nerveux dans une danse shimmiene; Yolande qui m'affole lorsque son regard rempli de flamme rencontre le mien; Gabrielle dont la voix charme les anges et moi; Yvette dont le parfum grisant me fait pâmer et qui roucoule des mots si tendres à mon oreille éblouie. Mariette a de l'esprit, mais si je l'épousais je ne pourrais plus embrasser Annette, ni Nanette, et alors, adieu Juliette, adieu aussi Lucette, Jeannette, adieu ! Pauvre Aline aux yeux doux, je ne vous verrais plus, et vos boucles blondes, Alice, ne viendraient plus frôler mes cheveux bruns. Je n'entendrais plus votre rire frais, ô ma Simonne, et je

MES MONOLOGUES

serais privé de ta pâleur angélique, Thérèse ! Ton petit pied mignon, Paulette, ne se poserait plus sur le mien dans un aveu discret !

Comme la vie est compliquée lorsqu'on l'étudie d'un peu près !

J'aime toutes les femmes et n'en puis épouser qu'une.

Les lois et mon salaire me l'ordonnent.

Je trouve chez toutes les femmes les qualités que je voudrais voir réunies dans une seule !

Pourtant, j'en ai trouvé une qui possède tous les charmes, une à qui la nature a tout donné. Son nom ? Que nous importe... la seule chose qui compte c'est que je ne serai jamais son mari. Jamais. Jamais. Hélas !

Pourquoi ?... Parce que... voyez-vous... parce que... elle ne veut pas être ma femme !



## L'agent d'immeubles

Mesdames, messieurs, je viens vous proposer une affaire épatante. La plus belle affaire du siècle. Une affaire qui rapportera des millions à mes actionnaires. Je suis bien connu dans le monde de la finance et je n'ai pas besoin de vous être présenté; vous savez qui je suis et cela suffit pour vous inspirer confiance.

L'affaire que je lance aujourd'hui et pour laquelle je sollicite votre patronage, est toute nouvelle, et je ne comprends pas que personne n'y ait songé avant moi.

Il s'agit d'une affaire de terrains; mais pas une affaire ordinaire, non, quelque chose de formidable.

Voilà. J'achète, avec l'argent que vous allez me donner, un terrain près de la ville. Je paie cinquante dollars l'acre. J'achète cent soixante acres au prix de huit mille dollars. Un rien, quoi? Eh bien, voulez-vous connaître le bénéfice que je vous offre d'ici un an?... Sept millions. Pas un sou de moins.

Suivez-moi bien, vous allez comprendre ma manière de procéder.

Je paie \$50 l'acre, c'est-à-dire \$8.000 pour mes 160 acres, à raison de \$500

MES MONOLOGUES

comptant et la balance par versements de \$50 par mois.

Je divise mon terrain en lots de . . . 10 pieds par 5, et je vous vends chaque lot au prix de \$50; la moitié payable comptant et le reste par paiements faciles à \$5 par mois plus 8 % d'intérêt.

J'ai 871 lots à l'acre plus une fraction de terrain pour faire une allée.

En vendant chaque lot à \$50, je fais un bénéfice net de \$47 et une fraction par lot ou \$43,510 de bénéfices par acre de terrain. Comme j'ai 160 acres je réalise donc un bénéfice total de \$6,961,600 plus l'intérêt à 8 % sur les lots achetés à crédit.

Qu'est-ce que vous dites de mon idée? . . . Hein ! quoi ? Personne ne voudra acheter un si petit terrain pour la somme de \$50 ?

Allons donc, soyez sérieux, messieurs, dames. Quel est celui d'entre vous qui ne donnerait pas \$50 pour avoir un terrain dans lequel il pourrait dormir en paix son dernier sommeil ?

Oui, car c'est un cimetière que j'ai l'intention d'établir sur mon terrain. Je plante des saules et des bouleaux pleureurs, je construis une entrée monumentale avec des larmes de marbre, de bronze et de pierre, je fais des allées et je vends mes lots comme des petits pains chauds.

MES MONOLOGUES

---

Je donne une commission de 5 % aux entrepreneurs de pompes funèbres pour qu'ils m'envoient leurs clients, et une commission de 10 % aux médecins et aux chirurgiens qui aideront leurs malades à venir habiter mes lots.

Si je réussis à intéresser la médecine dans mon entreprise, je vends tous mes lots dans six mois et je réalise \$7,000,000 de bénéfices.

Après j'achète un autre lot de \$8,000 ailleurs, dans un autre côté de la ville, et je le vends tout comme le premier. Et je recommence de nouveau jusqu'à ce que toute la population habite sur mes lots.

Vous comprenez la fortune qu'il y a à faire dans mon entreprise. De plus, je réserve pour mes actionnaires une série de beaux lots près de la porte d'entrée. Vous voyez d'ici les avantages de souscrire à mon entreprise.

Je vends mes actions à \$1,000 l'unité; je n'ai besoin que de 8 actionnaires pour mes \$8,000 de capital. Je souscrirai la balance moi-même. Allons, ne vous précipitez pas en foule, prenez votre temps, je vous attendrai dans la coulisse. Je ne prends que des chèques acceptés.

Allons, passez par là. Je vous attends. A tout de suite.

## Mon repas de Noël

Elle m'avait invité à prendre le dîner de Noël chez elle.

J'avais d'abord refusé, mais... elle avait plongé ses grands yeux dans les miens, mis sa bouche vermeille sur la mienne et... j'avais fini par accepter.

Ce que femme veut, Dieu le veut... l'homme aussi.

Ce jour de Noël en question, chez celle que j'aimais, j'arrive rasé de frais, pommadé, mes habits fleurant l'eau de Cologne.

Je fus reçu à bras ouverts par le papa, la maman et la fille.

La jeune fille me traîna sous l'électrolier du salon où était accroché une branche de gui symbolique.

Je ne suis pas la moitié d'une bête, je compris; je demeurai à la hauteur de ma réputation.

Deux heures plus tard nous étions encore sous l'électrolier. On ne fête pas Noël tous les jours.

Un bruit de cloche résonna à mon oreille.

C'était le dîner.

J'offris mon bras à Ferblantine qui l'accepta et nous descendîmes à la salle à manger.

MES MONOLOGUES

Ce petit exercice que j'avais pris avec Ferblantine m'avait ouvert l'appétit, j'avais maintenant plus faim de nourriture solide que de baisers.

Je déposai mon postérieur sur le siège près de celui de ma bien-aimée.

On apporta la soupe; elle avait collé, mais quand on a faim !

Je mangeai toute ma soupe sous le regard ébloui de ma douce voisine.

La dinde, brûlée également, remplaça la soupe. Je fis honneur à la bête. J'en redemandai six fois. Il faut toujours faire plaisir aux gens qui nous reçoivent. Il faut avoir du savoir-vivre, quoi !

Ferblantine qui m'aime tout autant que je l'aime moi-même, passait son joli soulier sur ma chaussure et écrasait les oignons que je loge comme locataires. C'était charmant, je souriais d'un air idiot à ma jolie compagne qui continuait à caresser mes durillons.

Lorsqu'il ne resta plus rien de la dinde, je cessai d'en redemander.

La servante du voisin qui était venue pour la circonstance apporta le plum-pouding. Il avait une belle apparence, mais l'odeur en était détestable.

Le beau-père se leva et dit : "C'est monsieur Napoléon qui va mettre le feu au pouding !"

MES MONOLOGUES

On mit le pouding devant moi. J'allumai une allumette péteuse et je l'approchai du pouding.

.....  
Une détonation suivie de plusieurs autres. *Bing, boum, bang !*

Ah, mes enfants ! Le plat était vide, le pouding était parti dans toutes les directions. Dans tous les coins de la salle on voyait des morceaux de pouding qui pendaient lamentablement.

Ma Ferblantine en avait dans les cheveux, dans les yeux, sur la bouche. Ses oreilles étaient transformées en deux petits garde-manger.

La servante arriva au bruit de la détonation.

Le beau-père lui demanda des explications. Alors elle avoua qu'elle avait arrosé le pouding avec de la gazoline afin qu'il prenne feu plus facilement.

Pendant que la belle-mère tombait dans les bras du beau-père, ma Ferblantine — en fille qui doit toujours faire comme sa maman — tomba dans les miens.

Je n'ai pas regretté mon pouding.

## Un bon garçon

Je suis ce qu'on appelle un bon garçon, je ne suis pas méchant pour deux sous et je ne ferais pas de mal à un pou . . . encore moins à un tigre.

Quand j'aime quelqu'un, c'est solide comme un pont de fer et franc comme du bois mou.

La preuve : tout ce que j'ai fait pour mon ami Joseph qui se trouvait dans le malheur.

Joseph était commis dans une banque; eh bien, un jour, au lieu de déposer l'argent dans la caisse de la banque, il l'a déposé par erreur dans sa poche. Eh bien, la banque n'a jamais voulu entendre raison et Joseph est allé se reposer cinq ans à Saint-Vincent de Paul.

Joseph m'avait rendu un service jadis, un service que je n'oublierai jamais : il m'avait indiqué un endroit où je pouvais prendre un petit verre de gin après la fermeture des bars. Je lui avais juré une reconnaissance éternelle.

Lorsque Joseph sortit de Saint-Vincent de Paul il était sans domicile et sans situation. À la banque on n'avait pas voulu le reprendre, je ne sais pas sous quel prétexte;

MES MONOLOGUES

---

alors, moi, je l'ai pris. Je l'ai amené chez moi en attendant qu'il se trouve une bonne place, une place de confiance.

Joseph ne tarda pas à être chez lui chez moi, il fumait mes cigares, portait mes habits, donnait des ordres à mon chauffeur, changeait tous les meubles de place dans la maison, etc.

Je laissais faire, quand on a un ami, n'est-ce pas, il faut bien faire quelques petites concessions et surtout quand on a une dette de reconnaissance à acquitter.

Un jour Joseph alla porter ma montre chez Isaacson de la rue Craig. Je ne dis rien. Joseph forgea mon nom sur un chèque de cent piastres, je ne dis rien. Même je le surpris une fois disant à ma femme qu'il était regrettable qu'elle n'ait pas pu trouver un meilleur mari que moi. Je ne dis rien; mais un jour je le surpris en train d'embrasser la servante. Oh! alors la mesure fut pleine, le vase déborda. L'indignation me monta à la tête, je vis rouge, je fis des folies. Je plaçai du poison à rats dans le whisky de Joseph, je lui administrai douze balles de revolver dans le foie et le pancréas, après quoi je le désossai complètement et jetai du pétrole sur l'amas d'ossements et j'allumai une allumette. Pchutt.

MES MONOLOGUES

Tout était fini, Joseph avait pris son billet pour l'autre monde.

Je suis un bon garçon, moi, mais il ne faut pas qu'on me pousse à bout.



## Première représentation au théâtre

Hier soère, j'ai été au thiâtre avec ane criature de la rue Panet qu'a payé mon entrée pou rien. Vous parlez que c'était beau pas pou rire.

La criature d'la rue Panet a m'avait dané ben des conseils su la magnière de me conduire, mé j'y ai dit que j'étais pas si bête que j'en avais l'air, pis on est parti pour le thiâtre.

En arrivant à mon banc j'ai fait ane genuflexion, j'sais vivre, pis j'ai écrasé les orteils à des criatures qu'étaient grosses comme des tonneaux pis qui prenaient quasiment toute la place dans l'allée. Arrivé à ma place j'm'ai assis su l'banc, mé m'a dire comme on dit sauf le respect que j'vous dois, y m'fendait quéque chose; alors ma criature a m'a dit de baisser mon banc. J'l'avais oublié complètement. On peut pas penser à toute.

Ane fois ben assis, j'ai vu que j'voyais pu rien. J'avais en face de moé deux femmes aussi grandes que grosses qu'avaient des camails grands comme ça pis large de même.

MES MONOLOGUES

J'étais ben en torvisse, mé j'ai pas osé rien dire, quand qu'on a des magnières. Au boutte d'ane demi-heure la fanfare s'est mis à jouer un air qu'avait l'air d'être l'air de *Ta ra ra boum dié*.

Pis le rideau s'a levé. Y avait un garçon qu'avait ane fille dans les bras pis y disait qui l'aimait ben fort, pis j'cré c'était ben vrai parce qui y a dit à huit heures et demie qui l'aimait ben gros, pis y l'a mariée à neuf heures moins quart. Mais le pire c'est qu'à dix heures et vingt la fille qu'avait ben vieilli a s'tuait en y laissant huit enfants su les bras. Le plus vieux y avait déjà trente-deux ans.

C'est ben beau le thiâtre. Vous prenez le père de la fille, eh ben ! a neuf heures y était condamné aux travaux forcés pour dix-huit ans et à neuf heures et demie y avait fini son temps pis y revenait pour tuer le juge.

Vous m'crérez jamais mais le plus vieux des garçons de la fille qu'était pas encore au monde à huit heures et demie, y s'avait trouvé ane job de contre-maître à dix heures moins le quart.

La pièce ça s'appelle : *Les trois neyés su ane butte de sable*. On sait pas où ça se passe. Y l'disaient pas su le programme, y disaient seulement : *De nos jours à Paris*.

## MES MONOLOGUES

Y disent pas où, y disent pas quand, y disent pas dans quelle époque.

Toujours est-y que vers dix heures et demie, quand le juge a été tué, que la femme a est morte, que l'homme y s'a suicidé rapport aux bavassements de la traître dans la pièce et pis que le fils y s'a marié à son tour et qui a eu des enfants lui aussi, la toile a a baissé pour la dernière fois.

La fanfare a a joué le *God save la couenne*, pis tout le monde est parti che eux. On a faite comme toute le monde, ma criature pis moé. Oh ! j'ai ben aimé ça, pis j'y r'tournerai au thiâtre, si m'man veut.



## Le rendez-vous

A huit heures précises je devais la rencontrer au rendez-vous que je lui avais donné. A six heures et demie j'étais déjà rendu, au cas où elle serait arrivée avant l'heure, chose qui, paraît-il, arrive quelquefois.

Elle n'était pas arrivée. J'attendis donc patiemment jusqu'à huit heures.

Une jeune fille apparut dans le lointain... c'était elle. J'allai au devant d'elle, mais... ce n'était point elle.

Je revins prendre ma place et j'attendis encore. Neuf heures, dix heures, onze heures. Elle n'était pas encore arrivée. Je m'armai de courage et je continuai à faire le poireau au coin de la rue.

A minuit un agent de police vint me dire de circuler. J'eus beau lui expliquer que j'attendais Exulma il ne voulut rien entendre. A deux heures du matin, il m'amena au poste de police.

J'y passai la nuit.

Le lendemain matin à six heures, j'étais dehors et à six heures et demie je me trouvais de nouveau au même coin de rue à attendre celle qui n'arrivait pas.

Elle était en retard. A neuf heures j'ai

MES MONOLOGUES

déjeuné d'un sac de cacaoettes de cinq sous. Je croquais mes noix en même temps que le marmot; je fis durer mon sac de cacaoettes jusqu'à onze heures.

A midi j'allai manger une fève au lard au restaurant du coin, puis je revins vivement me placer à mon poste.

Pourvu qu'elle ne soit pas venue durant mon absence.

A six heures du soir j'étais encore là; à huit heures aussi.

A huit heures et cinq minutes je vois apparaître . . . qui ? . . . Exulma, elle.

— "Je suis en retard de cinq minutes !" me dit-elle.

Je n'osai pas la contredire; lorsqu'on aime il faut savoir passer quelques petites choses à l'objet de son amour.

Ça a été mon premier rendez-vous. Ça également été mon dernier.



## Sur la rue

C'était hier soir, je me promenais, seul, sur la rue. J'étais triste.

Je venais de rompre la veille avec Eglantine, et j'avais du chagrin plein le coeur. Ma gorge était remplie de sanglots qui m'étreignaient.

J'étais seul et solitaire dans la foule des heureux.

Des couples entrelacés passaient à mes côtés, des amoureux roucoulaient de tendres mots aux oreilles de leurs amoureuses; tout le monde semblait s'aimer ce soir-là.

Seul, parmi les humains, je déambulais pensif.

Je ne sais ce que j'aurais donné pour en avoir une à mon bras, une toute petite, grande comme ça.

J'étais tout à ma rêverie lorsque je vis apparaître à mon regard éperdu la plus adorable petite créature que la terre ait jamais portée.

Ses joues ressemblaient à des pétales de rose, ses grands yeux lui mangeaient le visage et la santé et la jeunesse respiraient à travers tous les pores de sa peau veloutée.

Sa taille harmonieuse et souple donnait je ne sais quel cachet de distinction à toute

MES MONOLOGUES

sa personne. Elle était vêtue d'un magnifique costume tailleur qui lui allait comme un gant.

Mon coeur ne faisait qu'un bond vers elle, mais ma timidité native me retenait. Elle marchait lentement, comme la jeune fille qui n'a rien à faire et qui se promène sans autre but que de se promener. En passant près de moi elle me frôla. Oh là. Ho là là.

Je sentis, j'en frissonne encore quand j'y pense, je sentis sa petite menotte blanche qui cherchait la mienne. Elle la trouva sans peine.

Elle me glissa dans les doigts un petit papier que je n'osai pas regarder.

Ma timidité, toujours. Et puis, mon père m'a toujours recommandé de me méfier des jeunes filles qui accostent les jeunes gens sur la rue.

Je me rappelais bien les paroles de mon père : méfie-toi mon garçon, et surtout fait bien attention à l'argent que tu possèdes.

Mais cette petite bonne femme était si jolie que, ma foi, j'oubliai les conseils de mon père.

Pour l'intéresser à mon triste sort, je tirai de ma poche un billet de cinq dollars, et, discrètement je le lui tendis.

Gentiment, ingénument, elle me lança

MES MONOLOGUES

son plus joli sourire et ses lèvres vermeilles  
murmurèrent à mon oreille :

—Merci, monsieur, les petits enfants  
chinois vous auront une reconnaissance  
éternelle.

Je ne vous dis pas ce qu'il y avait sur le  
billet qu'elle m'avait tendu et que je n'ai  
lu que chez moi.



## L'auto-suggestion

On ne parle présentement que d'auto-suggestion; où que nous allions, quoi que nous fassions, nous tombons toujours sur des gens qui se sont auto-suggestionnés.

Cette idée de l'auto-suggestion a été lancée par mon illustre confrère et ami, le docteur Coué.

Mais mon ami n'est pas précisément l'inventeur de cette théorie qui veut qu'un malade ne soit pas malade s'il s'imagine ne pas l'être.

Non, le véritable inventeur est un jeune homme qui voulait avoir une automobile.

Un soir, en se couchant, ce jeune homme, qui fait partie d'une très bonne famille, soit dit entre parenthèses, s'auto-suggestionna, il se coucha, dis-je, en se disant que le matin il aurait une automobile.

Le matin, à son réveil, il descendit le perron de sa luxueuse demeure, et sur le trottoir en face de sa maison, savez-vous ce qu'il trouva ? . . . Je vous le donne en mille. Il trouva, dans la poubelle placée devant sa porte . . . une Ford.

Voilà comment l'auto-suggestion a pris naissance.

## MES MONOLOGUES

---

Tout le monde ne peut pas pratiquer l'auto-suggestion, il faut être doué. L'auto-suggestion ressemble à un poison : bien administré, il est efficace, mais il est très dangereux entre des mains malhabiles.

Il faut une certaine volonté pour s'auto-suggestionner, il faut *primo* se rappeler que le mot *Impossible* n'existe pas; *secundo*, qu'il en est de même du mot *Difficile*; *tertio*, ditto de : "*Je ne peux pas*, et *quarto* : *Je le veux*, seul existe".

Ah ! Vouloir, c'est tout le secret de l'auto-suggestion.

Vous voulez que tel travail difficile devienne facile ? Vous n'avez qu'à vous dire trente-deux fois de suite : *Il est facile, il est facile, il est facile*, etc.

Vous n'êtes pas aimé de la jeune fille que vous aimez, *crac !* vous vous auto-suggestionnez et vous vous répétez soixante-quatre fois de suite : *Elle m'aime, elle m'aime, elle m'aime*, etc. Le lendemain celle qui ne vous aimait pas la veille vous tombera dans les bras.

C'est simple, commode et pratique et les idées de mon ami Coué vont faire le tour du globe.

Plus de médecins, plus d'avocats, plus de notaires, plus de journalistes.

Tout le monde son propre médecin, son propre avocat et son propre journaliste.

MES MONOLOGUES

Vive le docteur Coué et . . . les pommes  
de terre frites.



## Le monsieur qui n'aime pas les calembours

Le calembour est l'esprit de celui qui n'en a pas, a dit un aimable philosophe; aussi il n'y a rien que je déteste comme ces *gens bons à rien* qui ne peuvent dire un bon mot un *mot laid* sans faire un calembour.

Je connais une jeune fille aimable du nom de Laure, mais elle ne sait pas me rendre heureux, car *Laure* ne fait pas le bonheur, surtout à sept heures du soir, car à *cette* heure, il n'est pas de *bonne heure*.

Elle habite dans un joli chalet — oh ! un *chat laid* ! — avec son père qui n'est jamais là puisqu'il est *tailleur* de son métier.

Son père ne boit que du rhum . . . ah ! le pauvr' *thum*.

J'ai connu Laure par un beau soir d'*été stable*. Laure a les cheveux blonds comme l'or, les dents blanches comme du lait quoiqu'elle n'ait rien de laid, les *pieds beaux*, bien moulés dans des *bas longs*. (On sait de quelle couleur ses *bas sont*). Elle a la *peau lisse*, mais elle n'a pas l'*abord dur*.

Cette jeune fille a un tempérament extraordinaire, c'est un véritable ouragan, que dis-je, un ouragan, plus qu'un oura-

MES MONOLOGUES

---

gan, car un ouragan est un grand vent, tandis qu'elle, c'est un *Vam . . . pire*.

L'amour de Laure dure (oh ! l'ordure) longtemps. Vous ne me croyez pas ? Cela ne me surprend pas, car on ne me croit jamais, mais elle est toujours *crue, elle*.

On prétend que l'argent parle, eh bien, Laure chante, elle chante même très bien ; j'aime beaucoup *les chants d'elle* (oh ! les chandelles).

Oh ! qu'elle chante bien, quels *tons beaux*, que j'aime donc ces *tons beaux-là !*

Elle chante comme un morceau de charbon . . . oui, un *coke*.

Par exemple elle ne chante jamais en *plein champ* pour ne pas s'exposer au plus grand *des astres* : le soleil.

Laure m'a mis dehors parce que je lui ai donné un parapluie en *ca . . . deau*. Elle était insultée, et de sa main blanche, elle m'a fait des bleus un peu partout et m'a mis un oeil au beurre noir.

Maintenant, je ne l'aime plus. Je la trouve moins jolie et je me rappelle qu'elle avait une mine de plomb, un oeil de perdrix, un cou de tonnerre, une démarche d'escalier, une bouche d'égout, une voix ferrée, un chant-déliér, un coeur d'opéra, des pieds d'estaux et des dents de scie.

MES MONOLOGUES

Et puis elle faisait constamment des calembours, et moi . . . je déteste souverainement les calembours.



## Les quatre charretiers de l'apoplexie

*(Monologue pour jeunes filles)*

*Dit par Mademoiselle Jeannette Teasdale.*

*(Ce monologue doit être dit avec l'accent d'une commère du faubourg à la Melasse).*

J'arrive en drette ligne du scope là ious-que j'ai vu ane vue belle pas pour rire. Ane vue avec Valentino; ça s'appelle: "Les Quatre Charretiers de l'Apoplexie". Ça, c'est ce que j'appelle ane belle vue. J'vas vous la raconter, vous allez ben être contents.

D'abord, c'est in homme ben riche qu'a des vaches pis des taureaux, c't'effrayant. Y rest' ben loin, dans l'su des Etats, ou ben encore plus loin qu'ça; quéqu'part dans les concessions.

C't'homme-là, y a deux filles, deux belles filles ben habillées. Ah, Viande. Y a une fille qui marie un arremand, pis, l'autr' fille a marie in français. La celle qui marie le français alle a ane fille qui s'appelle Chichi et pis in garçon qui s'appelle Valentino.

MES MONOLOGUES

Ah, Valentino, en v'là in acteur que j'aime ben. Y est si beau. J'ai écrit au journal "Le Film" pour avoir son portrait et pis je l'a mis dans ma chambre, su l'mur arra mon litte. J' l'regarde tous les soirs avant de m'endormir et pis j'fais des rêves dorés. J'l'aime tant moé, Valentino.

L'autre fille, la cellesse qui a marié l'arremand alle a quatre garçons qui ont tous les quatre des grandes lunettes et pis qui marchent tous les quatre comme des oies. C'est leu père qui leur montre à marcher d'même.

Valentino quand y est devenu grand, y passe son temps à sortir avec son grand-père pis à aller voir toutes sortes de filles. Vous comprenez que quand in homme est beau comme Valentino que les filles y courraillent pas mal après.

Le grand-père y meurt. Le français et pis l'arremand y partent avec leu femme et pis leu trallés d'enfants pour leu pays européens.

Quéque temps après, la guerre a s'déclare.

Valentino, y veut pas partir pour la guerre ane sapré miette, y aime mieux faire l'amour a ane fille qui est fiancée avec Laurier. Alle aime pas l'yabe Laurier, alle aime mieux Valentino. Moé, j'la com-

MES MONOLOGUES

prends, parc' que j'ai du sentiment. Y est si beau, Valentino. C'est ma passion.

Dans la vue, y a un russe, in homme qu'a ane grande barbe noire comme in torchon de vaisselle, j'vous mens pas. C'est lui qui est la bête de l'apoplexie dont on parle tout le temps. C'est lui qui fait voir à Valentino les quatre chevaux qui passent dans la rue, à Paris, en France.

Ah. J'vous ai t'y dit que Valentino y peinture, en France ? Oui, y peinture su des cadres. Dans sa boutique y donne des p'tites dinettes a un tas de belles filles pas pou rire, mé, c'est Marguerite qui aime le plusse. Alle est ben belle, itou, Marguerite.

Valentino y a in domestique qui y boit toute sa bonne boisson, mais Valentino i y fait pas d'mal, parc' qui est si bon garçon.

Laurier, lui, y est empoisonné par des gas puants, y woit pus clair, y est aveuglé. Alors la bonne Marguerite alle l'soigne ben comme y faut, aune n'a ben soin.

Un jour, Valentino qui était assis su ane branche d'arbre y woit ça. Ça y donne fret au coeur et pis y s'fait soldat dans l'22ème.

Pendant tout c'temps-là, le château du père à Valentino y est saccagé par les arremands qui mettent tout à l'envers dans

MES MONOLOGUES

la maison. Y font ben des infâmeries : y tuent le père d'une fille, y boivent le champagne au père à Valentino, et pis, y l'mettent dans une cave avec des rats, j'vous mens pas gros comme ça. Le père y a peur, y veut sortir, mais les arremands y veulent pas pantoute qui sorte. Y l'rentrent dans sa cave à coups d'baïonnettes dans l'ventre. C'est triste c'effrayant.

Après que les arremands y ont ben bu toute la boisson du château, les français y arrivent pis y r'prennent le château. Les arremands se sauvent, y faut voir ça. Le brave père à Valentino y était quasiment fou, dame, mettez-vous à sa place. Les arremands y ont déménagé toutes ses belles affaires, entre autres, son beau bain qui aimait tant, in bain en or émaillé, là iousqui s'lavait tous les samedis soirs. Ça y a fendu l'coeur en deux de l'voir partir, son bain. I y t'nait ben à son bain. C'est son neveu, l'arremand qui y a volé.

C'est pas correct, ça, c'est pas des choses à faire. Ça dénote in homme qu'a pas de savoir-vivre pantoute de voler ainsi son pauvre oncle.

Le père à Valentino y r'vient à Paris, en France, pis y voit son garçon, soldat. Y est ben content, on sait ben, y timbe dans les bras à Valentino, pis y dit : "Vas tuer des arremands, mon arçon".

MES MONOLOGUES

Valentino quand y voit son père mal amanché d'même, y fait ni une ni deuss, y prend son fusil pis y part tuer des arremands.

Batôt, que c'est donc ane belle vue.

Mais c'est pas toute, Valentino arrive dans la tranchée. La première chose qui fait, y perd pas de temps, pis y achète un singe. Un beau p'tit singe, assez fin, j'vous dis. I avait in p'tit casse à palette comme un saldat pis y enlevait son casse. C'était assez fin, j'vous dis.

Après c'est la guerre qui arrive, on la voit su la vue la guerre, on voit les coups d'canons qui tudent les saldats.

Valentino et pis son cousin garmain, l'arremand, y partent ensemble chacun de leu côté et pis y s'rencontrent. Y se r'connaissent. Crac, y arrive un coup d'canon pus fort que tous les ceuses qu'on a encore entendu, et pis, y s'font tuer toutes les deux. C'est assez beau, j'vous dis.

Et pis, après on voit les quatre chewaux qui se promènent dans les rues d'Paris, en France. C'est toute.

Ça c'est une belle vue, ah, viande, qu'alle est belle, j'ai jamais rien vu d'si beau, si jamais vous voulez voir ane belle vue allez voir les "Quatre charretiers de l'apoplexie".

## Ah! les enfants

J'adore les enfants, moi.

Oh, pas quand ils pleurent, par exemple; oh, alors je ne les aime plus du tout.

En tout autre temps, je les aime, tous, garçons ou filles, jeunes ou moins jeunes.

On dit que les enfants sont l'horreur du célibataire, le trésor de la mère et le tyran de la maison. C'est la vérité dans les deux derniers cas mais pas dans le premier; car pour savoir bien élever un enfant il n'y a qu'un célibataire. Aussi, moi, célibataire, j'adore les enfants.

L'enfant, mais c'est l'appel du matin, le criard du midi et le sifflet de manufacture du soir. Avec un enfant dans une maison on se passe facilement d'un réveil-matin.

L'enfant est la dernière édition de l'humanité et chaque ménage croit posséder le plus bel exemplaire.

L'enfant est l'habitant de tous les pays qui ne parle la langue d'aucun.

L'enfant est une petite chose qu'on embrasse en ayant l'air de faire croire aux parents qu'on y prend un plaisir excessif.

J'adore les enfants, moi, je crois vous l'avoir dit, je les adore à la folie... pas lorsqu'ils font leurs dents, par exemple.

MES MONOLOGUES

A propos de faire ses dents . . . avez-vous jamais constaté que lorsqu'une dent perce à un enfant, les parents sont toujours dans l'admiration comme si la chose n'avait pas de parallèle dans l'histoire.

En chemin de fer lorsqu'il y a un enfant dans le même wagon que moi, je prends mes cliques et mes claques et je déménage dans un autre wagon, parce que si l'enfant pleure, ça m'ennuie, s'il crie, ça m'exaspère, s'il hurle, ça m'horripile. Alors j'aime mieux m'en aller avant qu'il pleure, crie ou hurle.

Chaque fois qu'un enfant me voit il ne manque jamais de pleurer; je me demande même s'il n'y aurait pas dans ma figure quelque chose qui épouvanterait les enfants.

Lorsque l'enfant crie la maman se lamente, le papa s'exaspère et le célibataire . . . va faire une marche. Voilà comme j'aime les enfants.



## Sa promenade matinale

C'était un grand jeune homme brun. Il sortait de chez lui. Il avait l'air bizarre et la mine renfrognée.

Les lumières électriques dans la rue n'étaient pas allumées, car il était trois heures de l'après-midi.

La rue était transformée en ruisseau, l'eau courait comme un torrent sur l'asphalte, cependant il faisait très beau cette après-midi là, seulement, la borne-fontaine du coin n'avait pas été refermée.

Comme il marchait une jeune fille laissa tomber son mouchoir, il ne se baissa pas pour le ramasser car elle l'avait laissé choir dans sa sacoche. Il marchait toujours sans s'occuper de ses voisins de droite et sans se soucier de ceux de gauche. Il allait.

Il traversa un pont — au-dessus d'une petite rivière, — alluma une cigarette et continua sa route sans se soucier des automobiles qu'il croisait.

Une jolie fille à l'allure légère allait devant lui, il ne s'en soucia pas. Un gros homme vint placer une pancarte sur le magnifique costume tailleur de la jeune fille : À vendre, \$14.95, pour aujourd'hui seulement.

MES MONOLOGUES

---

Cette jeune fille n'était qu'un mannequin annonçant un grand magasin de costumes de dames. Vous croyez que notre homme fut intrigué par cette scène, il ne la remarqua même pas.

Arrivé au carrefour d'une rue, il fut arrêté par un agent de la force publique. Notre homme ne s'émut pas, lorsque les voitures qui encombraient la rue eurent fini de passer, il traversa à son tour.

Tout à coup, à ses côtés une explosion formidable se fit entendre. Toutes les vitres des environs volèrent en éclats. Notre homme ne sembla pas porter attention au pneu d'automobile qui venait de crever. Il marchait toujours.

Un grand édifice se montra bientôt, notre homme gravit les degrés, sonna et entra. Il n'adressa la parole à personne, la personne qui venait d'ouvrir ne lui parla pas non plus. La porte se referma, notre aveugle sourd-muet était rendu chez lui.

## Coïncidence

Après cinq ans passés à la ville à faire fortune, je revenais au village natal avec l'intention bien arrêtée d'épouser Annette, que je n'avais jamais cessé d'aimer et avec laquelle j'ai toujours entretenu une correspondance suivie.

Ah ! mon Annette, comme elle était jolie lorsque je l'avais laissée ! . . . Elle avait alors seize ans et elle était adorable avec ses longs cheveux qui lui tombaient en gros rouleaux sur les épaules, ses joues fraîches et roses, son teint de pêche et sa taille de guêpe.

Nous nous étions juré un amour éternel.

— "Tu m'aimeras toujours ? "

— "Je t'aimerai toujours".

— "Bien vrai ? . . . Bien vrai ? . . . "

Et sur ces serments mutuels nous nous étions séparés les yeux humides et la gorge sèche.

Une fois, deux fois par semaine, je recevais une jolie lettre d'elle; deux fois, trois fois par semaine, elle recevait, de moi, une lettre non moins jolie. Nos missives étaient tendres et remplies d'un amour débordant.

Durant cette longue absence de cinq ans,

*quatre-vingt-quatre*

MES MONOLOGUES

jamais je n'avais passé un jour sans penser à elle, une seconde sans l'aimer.

Après cinq ans, j'allais enfin la voir et je n'avais qu'un but, un seul : l'épouser.

Lorsque je frappai, tout tremblant, à sa porte, ce fut sa mère qui vint m'ouvrir. Elle me reçut à bras ouverts et me fit passer au salon. Une fois là, j'aperçus — Ah! j'en frémis lorsque j'y pense — j'aperçus Annette dans les bras du seul garçon au monde que je ne puis pas souffrir. Un garçon laid comme les sept péchés capitaux.

A la vue de ce spectacle, je reçus un coup au coeur et . . . je me réveillai.

Ah ! l'affreux songe ! Quel rêve ! Quel cauchemar !

Au même moment on frappait à ma porte. Je me levai et allai ouvrir.

C'était le facteur qui m'apportait une lettre . . . une lettre d'Annette.

Avec frénésie je décachetai l'enveloppe et lus la lettre.

(*Un temps*). Elle m'annonçait . . . son mariage avec . . . le seul garçon au monde que je ne puis pas souffrir !

## Marques et Remarques sur le Marc

*(L'artiste entre en scène avec un journal allemand à la main).*

Vous ne lisez jamais les journaux allemands ? Moi, je les lis, je les lis tous. J'aime tellement les lectures gaies, et de plus, la langue allemande est si harmonieuse, si musicale. On dirait un chat qui griffe les cordes d'un banjo; c'est mélodieux.

J'ai en main le dernier numéro du *Ca-Boche*, le grand journal berlinois. J'ai pris un abonnement à ce journal parce qu'il me coûte presque rien : quinze millions. Quinze millions de marcs. Quelque chose comme deux ou trois sous par année. Le marc vaut si peu. C'est d valeur pour le marc, mais le marc n'a plus d valeur.

Laissez-moi vous lire quelques extraits de ce journal. Je ne lirai pas en allemand, je traduirai, car tout le monde n'a pas quatre rangées de dents dans la bouche pour parler cette langue divine de Bochie.

Ansbach, 25 novembre. — Un apache a été trouvé flânant dans un parc. Dans ses poches on a trouvé trente millions de marcs. On l'a arrêté pour vagabondage.

MES MONOLOGUES

---

Cet homme n'a aucun moyen de subsistance.

Marienthal, 24 novembre. — Le Herr Professor Wulhelm Vateferfutt a acheté pour la somme de trois millions une magnifique saucisse qu'il a enveloppée dans une correspondance de tramway. En arrivant chez lui il constata la disparition de sa saucisse. Celle-ci avait fui par le trou fait dans la correspondance. Malgré les recherches les plus actives on n'a pas encore retrouvé la saucisse.

Schweinfurt, 25 novembre. — Un artiste pauvre a tapissé sa salle à manger avec des billets d'un million de marcs; il a prétendu que le papier peint était trop cher pour son modeste revenu.

Madgebourg, 24 novembre. — Un paysan des environs ayant à combler un vieux puits dont il ne se servait plus, y a enfoui 24 trillions de marcs-papier. Le paysan prétend que ces marcs lui sont revenus meilleur marché que la terre qu'il lui aurait fallu employer pour combler son puits.

Chemnitz, 25 novembre. — On a arrêté un pauvre aveugle errant sur la chaussée. Cet homme est un américain qui a perdu la vue à vouloir compter les millions de marcs qu'on lui a donnés en échange d'un dollar de son pays.

MES MONOLOGUES

---

Oberwesel, 24 novembre. — Un jeune caissier dans une banque a été arrêté pour avoir soustrait 40 trillions de marcs dans la banque où il travaillait. Comme ces 40 trillions de marcs avaient été employés à acheter du pain pour sa femme et son enfant, le caissier n'a été condamné qu'à une heure de prison.

Gottingen, 25 novembre. — N'ayant que cent millions de marcs en poche un homme n'a pas voulu insulter un mendiant en les lui donnant.

Osnabruck, 24 novembre. — Un homme a été assassiné la nuit dernière sur la Wilhelmstrasse. On a trouvé sur lui douze marques de coup de poing, trente marques de coup de couteau et deux millions de marcs de papier.

Eisleben, 25 novembre. — Mein herr Chovinnasback, le célèbre propriétaire de la non moins célèbre marque de fabrique, fabrique des marcs maintenant pour le gouvernement de la République impériale.

Luneburger, 24 novembre. — Un gros propriétaire a été condamné à une amende de 500 millions de marcs pour avoir obstrué la chaussée devant sa résidence avec 200 tonnes de marcs qu'il faisait placer dans sa cave pour remplacer le charbon cet hiver.

MES MONOLOGUES

Voici . . . et on prétend que les journaux  
sont tristes en Bochie. Faites comme moi,  
lisez-les et vous serez convaincu du con-  
traire.



## J'aime un flirt

*(Monologues pour jeunes filles)*

J'aime un beau garçon du nom de Gustave. C'est le plus beau qui soit; il a de bons yeux très doux, des cheveux longs et soyeux et il est charmant tout plein. Il n'a qu'un défaut, un seul, mais bien vilain : il est flirt.

Il ne peut voir une jeune fille sans prendre feu: c'est une de ces natures volcaniques qui s'enflamment pour un rien.

Un jour je résolus d'éteindre ce volcan toujours en éruption.

On donnait un bal masqué et costumé dans une salle de danse de mon quartier. Je mis mon frère au courant de mon projet et j'écrivis à Gustave une lettre ainsi conçue :

“Venez au bal, jeudi, vous m'y rencontrerez. Depuis longtemps je désire vous connaître, je suis jeune et pas trop laide, j'ai vingt ans et toutes mes dents... de lait. J'aurai comme déguisement un costume de Colombine. Soyez en Pierrot et je vous aimerai. Vous y serez, gentil Pierrot. Je compte sur vous. Signée : Une qui vous aime sans pouvoir vous le dire”.

## MES MONOLOGUES

Le bal était pour le jeudi suivant.

Gustave vint me voir le mardi comme à l'ordinaire et au moment du départ, il s'excusa de ne pouvoir venir le jeudi; il était retenu à son bureau, question d'inventaire, etc., etc.

Je me gardai bien d'insister.

Deux jours plus tard, le jeudi soir, mon Gustave faisait son entrée dans le bal, costumé en Pierrot d'opérette. Il avait un air vainqueur et conquérant sous son loup qui lui voilait la moitié du visage.

Il cherchait sa Colombine.

Il la découvrit au milieu d'un groupe de jeunes gens. Il toussa et Colombine se retournant, l'aperçut. Elle vint à lui et quelques instants plus tard le couple tourbillonnait au son d'une musique entraînante.

Gustave se montra un causeur comme toujours. Par un hasard, la conversation tomba sur ma modeste personne. Colombine me connaissait. Mon Gustave ne dit pas trop de mal de moi, au contraire, il vanta mon physique, mon esprit, etc., etc., enfin il me fit escalader les nues jusqu'au septième ciel.

Cependant tout en vantant mes qualités, Gustave ne cessait de presser dans ses bras la taille de Colombine. Colombine,

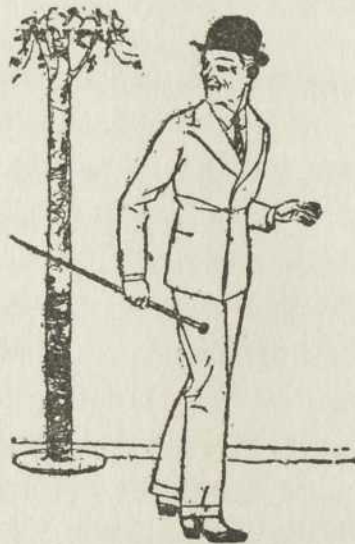
MES MONOLOGUES

de son côté, se faisait toute petite en s'appuyant sur mon Gustave.

A la fin, Gustave entraîna sa danseuse à l'écart et, le traître voulut lui prendre un baiser. Colombine qui n'était pas trop farouche accepta. Le baiser fut assez long, trop long même, puis, après, Colombine enleva son masque et Gustave reconnut . . . mon frère.

Tout se termina très bien et Gustave m'est revenu de ce bal complètement guéri, transformé, il ne flirte plus maintenant qu'avec moi.

Nous devons nous marier le mois prochain et je serai très heureuse en ménage, car j'ai guéri mon mari avant notre mariage. C'eût peut-être été plus difficile après ?



## Un peu de statistique

Je fais de la statistique; c'est mon passe-temps favori.

La statistoc, statistique est la plus belle des sciences.

Ainsi je puis vous donner la quantité de spaghetti que mange un italien dans une année. Vous voulez le savoir? Eh bien, voici: un italien mange 340 milles de spaghetti en une année ordinaire; les années bissextiles, la quantité augmente naturellement.

Ah! c'est beau la stistac, la stactic, la statistique.

Savez-vous que la quantité d'épingles qu'une femme emploie dans sa vie serait suffisante pour faire deux fois le tour du monde en allant et en revenant.

Si je vous disais qu'un habitant de Boston mange en une seule année, 730 livres de fèves au lard. Si je vous disais aussi que ces 730 livres en faisant explosion feraient sauter Montréal et empoisonneraient Westmount en une seconde. C'est terrible, mais c'est vrai. La stasta, la static, la statistique ne trompe personne.

Les américaines emploient chaque année pour soixante-dix millions de dollars de

MES MONOLOGUES

cosmétique, de poudres et de fard; les américains, de leur côté, dépensent pour sept cents millions de dollars de *moonshine* ou autre tord-boyau.

Le Canada produit, par tête d'habitant, près de 50 boisseaux d'avoine. Est-ce que chaque habitant n'a pas sa portion régulièrement ?

La ville de Londres compte 17 meurtres chaque année ! La ville de New-York en compte 250. On ne peut jamais battre les américains lorsqu'il s'agit de chiffres.

La quantité de savon employé par la province de Québec, en une seule année, serait suffisante pour paver toutes les rues de Montréal. Des rues en savon.

Je vous le dis, il n'y a rien comme la stotictac, la stictactoc, la statistique.

Voulez-vous d'autres chiffres ? Un canadien mange, en une année, 365 pintes de soupe au pois. Ça c'est connu. Eh bien, une pinte contient environ 3,000 pois. Une livre en contient environ 2,000. Le canadien a donc mangé en une année environ 547 livres de poids. 547 livres ! presque une bibliothèque.

Savez-vous que la ville de Montréal seule consomme en une année 46 fromages de la grosseur de la colonne Nelson.

Dans une année, vous, le monsieur qui me regardez avec des yeux grands comme

## MES MONOLOGUES

---

des piastres américaines, savez-vous ce que vous avez mangé cette année pour être si maigre ? Non, vous ne le savez pas, je vais vous le dire.

Vous avez mangé 204 livres de viande, 780 livres de pain, 150 livres de beurre, 43 livres de macaroni, 75 livres de pommes de terre, 92 bananes, 730 pommes, 46 livres de thé, 35 livres de café et 132 pintes de lait.

Avec tout cela dans le corps, je ne comprends pas que vous soyez si maigre.

Tenez, vous, la petite jeune fille blonde qui jetez sur moi votre oeil langoureux, lorsque vous mourrez, avec votre petit air innocent savez-vous ce que vous aurez dans le corps ? 30 moutons, 120 agneaux, 35 oeufs, 62 cochons, 52 dindes, 18 oies, 298 poules, coqs et poulets et 8,569 quarts de pommes de terre, voilà pour les solides; voulez-vous savoir la quantité de liquide que vous aurez absorbé : 3,908 gallons de thé, 1,975 gallons de café, 6,824 gallons de lait, 594 bouteilles de ginger ale, 876 de cidre et de soda et 7,999 crèmes à la glace que des jeunes gens généreux vous auront fait ingurgiter.

Pensez-vous que messieurs les vers de terre vont en faire un balthazar lorsqu'ils vont vous voir arriver. Tiens, rien que d'y penser je voudrais être à leur place. Et

MES MONOLOGUES

remarquez bien que je ne trompe personne. Ces chiffres sont officiels. C'est la stata, la stiti, la statistique.

Dans toute son existence une femme prononcera assez de mots pour emplir une encyclopédie, mais il n'est pas certain que la censure laissera publier l'oeuvre.

Pour fournir le lait à une ville comme Montréal, en une seule journée, il faudrait une vache de la grandeur de l'Hôtel Windsor, ou deux vaches de la grandeur d'un élévateur à grain de la Commission du Port, ou quatre vaches de la grosseur du Monument National, ou seize vaches de la grosseur du marché St-Jacques, ou 256 vaches de la grosseur d'un p'tit char électrique ou huit mille vaches de la grosseur d'un policeman.

Je pourrais vous donner des chiffres jusqu'à demain, car la stiti, la stata, la statata, la statistoc, la statistique est la plus belle des sciences.



*quatre-vingt-seize*

## La farce du bedeau de la paroisse

Moé, comme chacun le sait, je suis le bedeau de la paroisse — *bedodus de la paroissiam* — mais ça ne m'empêche pas d'être un homme ben comique des fois — *foisi siam un homo ben comico parfoisto*.

J'aime à faire des *farçum* à mes *parois-sium*.

Mais, y a du monde qui se fâche des fois; tout le monde ne comprend pas la farce comme moé — *tut il mundo non comprendus la farçum cum meum*.

Un jour — du latin *journaux* — pendant que ma femme était en train de laver Maria et Euphémie, mes deux filles, je *de-ambulare* sur la *grandus routo* qui mène à la cabane de Joseph Picard, lorsque j'aperçus le feu — *firus* — qui prenait — *pre-natus* — à la cabane — *cabanus* — de Joseph — *Josephus* — Picard — du latin Picardus.

Josephus Picardus est un homme ben *sérius*, tout le monde sait ça, comme vous le connaissez ben, j'ai pas besoin de vous le dire. Y comprend pas *ane farçum ane sapré miettum*.

MES MONOLOGUES

Les *pompierus* du *Villagus* étaient *renduss* sur la *placus* pour *éteindrus* le *firus* de la *cabanus* à *Josephus Picardus*.

Vivement je *courum* de toutes mes *jambus* dans la direction du feu — *firus*. Toute la *cabanus* était en *firus*. *Josephus* était *grimpus* sur sa *couarturus* et *recommandatus* son *âme-nibus* à tous les *sancti* . . . *spiritut tuo*.

Il se démenait comme un *diablus* dans l'eau *bénito*.

Voilà t'y pas que j'me *mettis* dans le ciboulot de lui faire — *farum* — une *farcium*. Je m'approchai de la *cabanus* et je criai à *Josephus*, en *latinus* :

“*Sautare en bassum de la couarturus ! Sautare, Josephus, sautare ! Il n'y a pas de dangus, j'ai un drap de littus pour te recevoir dedanus*”.

*Josephus sautatus*.

*Astaurus, Josephus est à l'hopitalus, in secula seculorum*.

C'était une *farcium* . . . j'avais pas de *drapus de littus* pour le *recevoirus dedanus*.

## Les cors aux pieds et les pieds aux cors

Mesdames et messieurs. — Les organisateurs de cette soirée n'ont pas voulu que mon séjour dans cette grande ville passât inaperçu et ils m'ont prié de venir vous faire une courte conférence sur le *cor*.

Je n'ai pu repousser une si charmante invitation et les cinquante piastres qu'on m'a offertes pour faire cette conférence.

Je commence, messieurs; je commence, mesdames.

LE COR. Le *cor*, vous le savez tous, est un instrument de musique; la preuve en est dans la chanson :

*J'aime le son du COR,  
Le soir au fond des bas . . .*

De grands savants se sont demandé si le *cor* appartenait au règne végétal, minéral ou animal . . . et j'ai trouvé la solution.

Le *cor* se divise en deux genres différents. Suivez-moi bien.

Il y a le *corps* qui supporte le *cor* et le *cor* qui est supporté par le *corps*, c'est-à-dire le *cor* au pied.

## MES MONOLOGUES

Il existe plusieurs sortes de *cors* : le *corps* académique, le *corps* diplomatique, le *cor* de chasse, le *quart* de bière, le diable au *corps* et le *corbeau*. Mais ces différents genres de *cors* se divisent eux-mêmes en deux catégories bien distinctes l'une de l'autre.

On compte les *corps* durs et les *corps* mous.

Parmi les *corps* mous, il y a le *corinthe*, la *corbeille*, la *correspondance* de tramway et les *corneilles*.

Parmi les *corps* durs, nous avons le *corail*, le *corset*, le *coriace*, le *cormier* et le *correcteur*.

On dit que le *cor* aime le *corps*, oui, mais d'un autre côté le *corps* déteste le *cor*. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre.

Et voyez comme tout s'enchaîne : le *cor* tient aux *pieds* et les *pieds* tiennent au *corps*.

Un autre genre de *cor* dont vous avez souvent entendu parler est le *correau*, pas le *cor-aux* *pieds*, mais le *cor-aux* *fenêtres*. Partout où on trouve une *fenêtre* on trouve un *cor-haut*. Jetez un coup d'oeil sur la première maison que vous rencontrerez en sortant et vous serez convaincu de la véracité de ce que j'avance.

Dans un ménage le *cor* précédé du préfixe "a" est indispensable, il faut de l'accord ;

MES MONOLOGUES

cependant il ne faut pas abuser et s'il y en a plusieurs, ça va mal parce qu'alors il y a des-ac-cord.

Le *cor* n'est pas semblable chez tous les individus; par exemple, il y a des *corsages*, des *cornu*, des *corfou*, des *cordoux*, des *cornettes*, des *Corot* et des *cornichons*.

Quelquefois le *cor* fait mal, c'est alors qu'on dit que le *corsaire*.

Quelquefois aussi le *cor* est indécent — Pardonnez-moi de parler ainsi devant les dames, mais nous causons de science. — Lorsque le *cor* est ainsi nous l'appelons *cornu*, parce que c'est un *corrompu*.

Le *cor* fait *corps* avec le *corps* et lui sert de *cortège* dans tous les *quartiers* et dans tous les *corridors* où le porte sa *corporation*.

Il y a le *cor* jeune et le *cor* vieux; lorsqu'il est vieux on l'appelle le *cordâge*. Un mal dans le *corps* se soigne avec un *cordial* dans lequel on a mis un *quart* de vin et un *cordeau*.

Un cheval qui est atteint de *coryza* est *cornard*, c'est-à-dire qu'il est atteint de *cornage*.

Il existe des hommes qui sont *encornés* par des taureaux, et il existe des enfants qui ne sont pas encore nés.

Il est facile de se débarrasser d'un *cor*. Vous employez dans ce but, un *corrosif*

MES MONOLOGUES

puissant, immédiatement le *cor* devient un *cormoran* (mourant) et se *corrompt*. Alors au lieu de le jeter dans le *quart* aux déchets, vous l'envoyez en *corps* et en os au cimetière, accompagné d'un cortège et du son du *cor*, dans un beau *corbillard*.

Mesdames et messieurs, c'est bien pour avoir l'honneur de vous remercier de votre généreuse attention.



## En l'année bissextile

*(Monologue pour jeunes filles)*

Lorsque Jeanne, ma meilleure amie, alla faire un petit voyage en Californie avec son papa et sa maman, elle laissa sur le quai de la gare son amoureux Jules, complètement éploré, désespéré, par la perspective de deux mois d'absence.

Qu'allait-il devenir durant ce trop long temps, loin de l'unique être qu'il eut jamais aimé. Pauvre Jules, son désespoir faisait peine à voir.

La gare était complètement inondée de ses larmes qui coulaient abondamment de ses yeux transformés en cataractes intarissables.

Moi, qui ai un bon petit coeur compatissant à la douleur humaine, je pris ce pauvre Jules en pitié et lui conseillai de venir me voir afin que nous causions souvent de l'absente. Ces longues conversations lui rappelaient sa Jeanne bien-aimée et la lui conserveraient toujours présente à sa mémoire.

Jules vint le soir même du départ de Jeanne. Ses yeux rougis disaient assez sa douleur, son chagrin.

MES MONOLOGUES

---

Je voulus le distraire de mon mieux. J'avais des photographies de Jeanne, en grand nombre; je les lui fis voir. Il embrassait les photographies qu'il couvrait de ses larmes. Je lui montrai également les miennes; il passa distraitement dessus et ne fit pas de commentaires.

J'étais un peu vexée, car enfin, sa grande douleur ne l'exemptait pas d'un peu de politesse.

Cependant je me rappelai que tout ce que je faisais était dans un but humanitaire; il fallait consoler ce pauvre grand garçon; pour cela, il ne fallait pas s'arrêter à une question d'amour-propre.

Le lendemain il revint de nouveau voir les photographies de Jeanne; il pleura un peu moins que la veille. Ses gouttes lacrymales se faisaient plus rares. Il demanda même à voir les miennes et il me fit un compliment flatteur, oh ! pas très fort, mais c'était déjà une amélioration sur la veille.

Il appuya légèrement sa tête sur mon épaule, je sentais ses cheveux blonds sur ma joue et . . . j'étais émue, oh ! un tout petit peu.

Il est très bien Jules, c'est un garçon dans la moyenne; même un peu mieux.

A sa troisième visite, il ne pleura pas, il oublia même de me parler de Jeanne qui

MES MONOLOGUES

avait fait les frais de la conversation de ses deux visites précédentes. Il trouva même que j'étais jolie.

Quand je vous dis que c'est un garçon qui a du goût!

Après m'avoir regardée longuement dans les yeux, il me déclara que le mari qui m'aurait passerait une vie heureuse avec moi. Je poussai un soupir en baissant les yeux comme toute jeune fille bien élevée doit faire en pareille circonstance.

Le pauvre garçon perdit complètement la tête et... il m'embrassa juste au moment où... maman entra dans le salon. Tableau.

Pour sauver la situation et ne pas perdre à jamais Jules dans l'esprit de maman, je trouvai un trait de génie comme seule une jeune fille peut en avoir : je déclarai à maman que Jules demandait ma main.

Maman bondit de joie et prenant Jules dans ses bras elle inonda de ses larmes le chrysanthème de sa boutonnière qui, entre parenthèses, manquait d'eau depuis la veille.

Jules, intimidé, n'osa protester devant maman. Il est très timide, Jules.

Lorsque nous fûmes seuls je lui fis comprendre qu'il était trop tard pour se dédire, que ça ferait un scandale dans le quartier et que, de plus, nous étions en année bis-

## MES MONOLOGUES

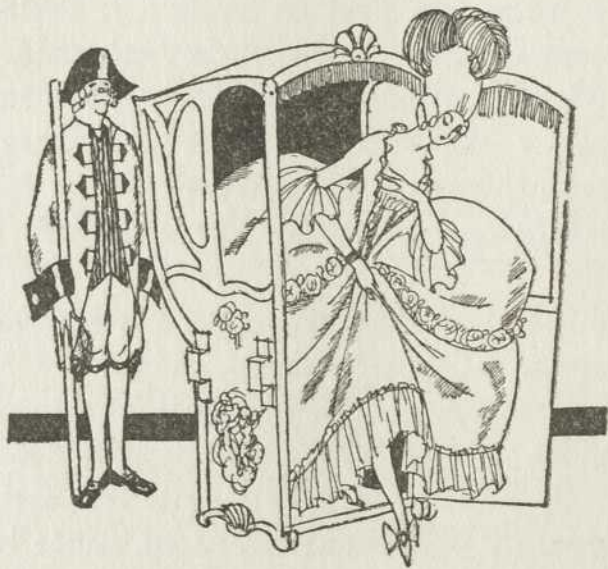
sextile et que j'avais parfaitement le droit de faire les avances et que, s'il refusait, il me devait au moins une robe, à titre de dédommagement.

Jules n'avait pas assez d'argent pour me payer une robe, il devint donc mon mari. . . un mois plus tard. Il ne fallait pas perdre de temps, avec les hommes, on ne sait jamais !

Depuis, Jules est très heureux, il me le dit tous les jours, et il a complètement oublié que c'est moi qui l'ai demandé en mariage.

Mon amie Jeanne est revenue de son voyage, et c'est toujours ma meilleure amie.

Tout ceci prouve que pour être heureuse dans la vie, une femme doit savoir comment s'y prendre.



## Elle est épatante

La jeune fille que j'aime est épatante.

Elle est si différente des autres jeunes filles. Elle n'est pas coquette comme la plupart des jeunes filles modernes.

Elle pense absolument comme moi que la coquetterie des jeunes filles gâte et tue l'amour au bénéfice du flirt.

La première fois que nous nous vîmes, ce fut le coup de foudre pour moi comme pour elle; elle est si jolie ! et moi, de ma personne, je ne suis pas trop mal. Elle ne savait même pas mon nom et j'ignorais complètement le sien.

Ses longues boucles blondes tombaient en cataractes sur mon plastron immaculé et y laissaient de longs filets d'or, pendant que tous deux nous *shimiions* sous le rythme harmonieux d'une musique de jazz. O Po-ai-sie !

Ah ! l'amour, quelle belle invention lorsqu'on a vingt ans et qu'on a un coeur dans la poitrine; un coeur qui sait battre au bon moment, qui sait vibrer à l'unisson de l'âme soeur.

Celle que j'aime ne fume pas, sauf... la cigarette. Il faut bien faire quelque petite concession à notre époque. Elle ne

MES MONOLOGUES

boit pas non plus, sauf du gin quelquefois, lorsqu'il y a du monde, ou du whiskey blanc lorsqu'elle est seule. Mais quoi, personne n'est parfait, s'pas ?

C'est comme pour ses toilettes, elle ne porte pas ses robes courtes comme certaines jeunes filles. On ne voit ses genoux que lorsqu'elle marche, qu'elle est assise ou qu'elle monte dans un tramway. A part ça, jamais.

Il y a des jeunes filles qui se peignent le visage. Pas elle. Absolument rien sur la figure, sauf bien entendu, un peu de rouge sur les lèvres et les joues, ainsi que du bleu sur les sourcils et du brun sur les cils, mais, à part ça, et un peu de rose sur les ongles ainsi que du blanc sur les oreilles, rien, absolument rien.

Son père ne lui donne jamais plus de dix dollars par semaine pour sa poudre seulement. Pour une jeune fille qui veut être simple, ce n'est pas excessif.

C'est comme pour ses chapeaux. Jamais vous ne verrez de couleurs voyantes, le rouge, le jaune, le vert, le corail sont les seules couleurs qu'elle admet sur ses chapeaux. Ses bas — prenons ses bas — c'est encore la même chose, l'économie et encore l'économie. Il ne lui faut que des bas de soie, les autres sont trop communs et ne durent pas. Elle s'achète généralement

MES MONOLOGUES

quatre ou cinq paires de bas par semaine, car elle met rarement un bas que ses amies ont vu une fois. Que fait-elle de tous ces bas ? demanderez-vous. Elle les donne à ses amies, ce qui prouve encore son bon petit coeur.

Ah ! comme je vais être heureux avec une femme comme ça ! car elle est épatante. Dans une soirée, c'est elle qui fait toute la conversation, c'est admirable, on a qu'à écouter ou à dormir. Qu'y a-t-il de plus délicieux qu'une femme qui parle ? J'en prends à témoin les hommes qui ont des femmes muettes.

Si je ne suis pas heureux avec une femme comme ça, il faudra que je sois bien difficile, car elle est épatante.



## Ah! les femmes

J'adore les femmes ! Chacun a sa passion en ce monde. Les uns préfèrent ceci, les autres préfèrent cela.

Moi, ce que je préfère, ce sont les femmes.

Ainsi, Juliette, j'étais fou d'elle, et je ne souhaitais qu'une chose, une seule chose : — la posséder.

Seulement dix ans de flirt et de bonbons avaient légèrement transformé sa taille de guêpe en tonneau.

Elle a épousé Armand. Je ne le regrette pas.

Mariette avait une chevelure magnifique. Ses cheveux brillaient à la lumière comme des taches de soleil, j'avais été aveuglé, littéralement.

L'atmosphère de splendeur qui se dégageait de toute elle m'avait affolé au point que je la demandai en mariage. Elle me refusa. Je remarquai qu'elle avait le nez retroussé et que les jours de tempête, il pleuvait dedans.

Elle a épousé Henri. Je ne le regrette pas.

Hélène dansait d'une façon admirable. Elle glissait sur le parquet avec la légèreté

MES MONOLOGUES

d'une gazelle ou d'une biche. Sa taille nerveuse frissonnait à mon bras alors que nous dansions au son du *Victrola*. J'ai appris quelques jours plus tard qu'elle avait un rhumatisme chronique.

Elle a épousé Alfred. Je ne le regrette pas.

Alice n'avait rien de bien attrayant. Elle arrivait de son village. Un jour je la vis, elle paraissait si triste et si seule que je l'invitai à m'accompagner au spectacle.

Un soir, dans une grande soirée, je m'aperçus que je ne pouvais plus enlever mes yeux de sa jolie personne. Elle était adorable, charmante à croquer. Lorsque je l'invitai pour la septième fois à danser avec moi, elle accepta encore. Aujourd'hui, elle est mariée. Tout le monde envie son mari. On le considère comme l'homme le plus heureux de la terre. Il l'est.

Je ne regrette pas de l'avoir épousée.



## Un bon remède

Ne gompdez chamais zur les amis.

Ch'afais un ami, Isaac Argentski, qui z'était vait mal à une jampe, la jampe droite, en tompant en pas te sa Vord.

Il zaignait gomme un daureau.

Za plessure édait horriple à foir. Z'édait un drou grand gomme za et larche gomme za.

Dout zon zang zordait te za plessure gomme du fin tant une parrique bercée tant le vond.

J'afais mis un pandeau zur za jampe, mais il zaignait douchours. Ch'avais essayé des gombresses t'eau froite et tes gombresses t'eau chaute, mais rien n'arrédait zon zang.

Ch'afais blacé tu daffetas gommé zur la blais péante; il zaignait touchours, du shellac planc et tu shellac prun; il zaignait tavandage, du béroxite et tu babier te zoie mouillée afec tes sueurs, il zaignait engore; ch'ai blacé zur la blaie une veuille te tabac quesnel, le zang augmendait. Che lui ai mis une clef tant le tos et une poignée de neiche zur le ventre; ch'ai pris te la teindre t'iote, tu paume tranquille, che lui ai

MES MONOLOGUES

mis tes cataplasmes te mie te pain, et mille audres chozes.

Rien n'y vaisait. Alors il m'est fenu une idée géniale. Ch'ai pris un pillet te banque te un dollar et che l'ai abbliqué zur la blaie zaignante.

Immédiatement le zang cessa te zaigner, la blaie béante ze referma et mon ami Isaac Argentski vut zaufé.

Bar malheur, ch'ai bertu mon tollar, mais che fa lui enfoyer un gompte te tix tollars bour mon obération.

Gomme zelà che n'aurai bas bertu t'argent.

Les avvaires zont les avvaires.



## Maison à louer

*(Monologue pour jeunes filles)*

Lucette est blonde et a 19 ans. C'est ma meilleure amie. Moi, je suis brune, comme cela, nous nous entendons parfaitement.

Mon amie Lucette est gentille, charmante, avenante, enfin elle a toutes les qualités.

Je ne lui connais qu'un défaut : elle est poltronne. Un rien l'effraie.

Ainsi l'autre nuit, elle était couchée; elle était seule chez elle, son père et sa mère étaient allés au spectacle, lorsque vers minuit elle entendit un voleur qui jouait dans l'argenterie dans la salle à manger située au rez-de-chaussée.

Lucette tremblait de tous ses membres. Elle était trop poltronne pour chasser ce visiteur, et pour s'emparer d'un revolver qui se trouvait dans un des tiroirs de son chiffonnier. Elle avait la langue paralysée et ne pouvait appeler au secours.

Cependant si Lucette est poltronne par contre elle est très ingénieuse. Malgré son trouble il lui vint une idée. Elle sortit du placard une petite planchette sur laquelle on lisait : "Maison à louer". Elle la prit,

MES MONOLOGUES

y ajouta au crayon bleu : "dix dollars par mois", et elle la plaça à sa fenêtre.

Un reverbère, placé de l'autre côté de la rue, envoyait ses rayons lumineux sur la petite planchette.

En trois minutes une foule compacte se massait devant la maison.

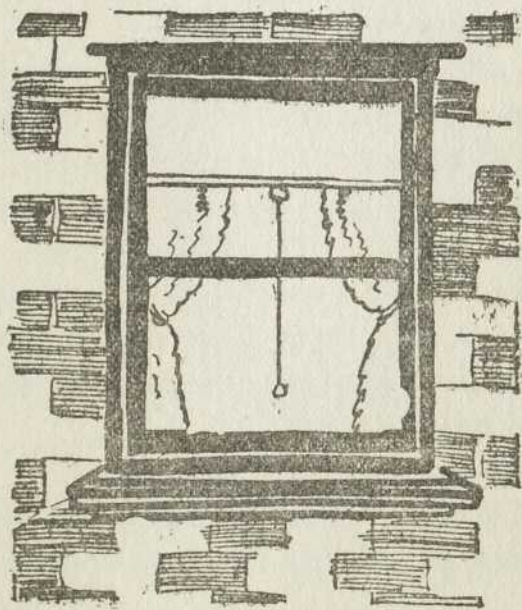
Quelques instants plus tard, la porte était enfoncée par la foule avide de visiter un logis à bon marché.

Les gens, en entrant, surprirent le voleur qui fut écroué au poste.

Lucette expliqua son stratagème et les locataires un peu désappointés redescendirent dans la rue.

Mon amie Lucette fut sauvée.

N'est-ce pas qu'elle est ingénieuse, Lucette ?



## Une bonne nature

Moi, je suis ce qu'on appelle une bonne nature. J'aime tout le monde. Si je ne me suis pas marié, c'est que j'aime trop les femmes. Je suis un type "de même", moi. Pour tout au monde je ne ferais pas de mal aux animaux, surtout aux lions, aux tigres et aux panthères noires.

J'ai une bonne nature.

Comme j'ai un sommeil de plomb, je n'ai jamais souffert d'insomnie la nuit et j'ai passé ma vie à la voir en rose. Tout le monde est bon, même mes créanciers et mon propriétaire.

J'ai toujours fait le bien dans ma vie, quoiqu'il n'y ait pas eu de ma faute, j'ai une si bonne nature.

Ma tête n'est peut-être pas très jolie, mais je fais mon possible pour en cacher le plus que je peux sous mon chapeau.

Il existe des gens qui gagnent à ne pas être vus; je suis de cette catégorie. Je plais beaucoup en société, mais je plais davantage en n'y étant pas; un oignon est meilleur pour la santé que pour la personne avec qui on cause.

Autrefois, lorsque j'étais jeune, je n'avais qu'un but : faire, plus tard, un pirate, mais mon père s'y est toujours opposé sous

MES MONOLOGUES

prétexte qu'il est avocat et que cela suffisait pour une famille.

Je ne travaille pas parce que j'ai une bonne nature. Lorsqu'on a une place on est certain qu'un autre ne l'a pas. Alors cet autre ne peut pas travailler. S'il ne peut pas travailler, il ne peut pas avoir d'argent. S'il n'a pas d'argent, il ne peut pas manger, s'il ne mange pas, il meurt et . . . on a la mort d'un homme sur la conscience.

Alors, avec ma bonne nature, je ne travaille pas afin de sauver cet homme d'une mort certaine.

N'est-ce pas que j'ai une bonne nature ?



## La peur des revenants

Moé, j'ai peur de rien quasiment, j'vas voir in chewal à l'épouvante, ane femme qui timbe dans ane fitte ou ben in échevin qu'a la conscience aussi nette que les mains, ben ça m'fait pas un pli sur la différence.

Mé tout le monde est pas construit de même. Y a des individus qui sont pas capables de monter au grigner ou descendre à leur cave sans ane chandelle à la main. J'en connais ben du monde de même. Y ont peur de toute de qu'osqui woyent.

T'nez la veuve Latulippe, icitte, arra le crique Lauzon, ben alle a peur de son ombre, la veuve. Faut pas y parler de sortir le soir dans la noirceur, a en f'rait ane maladie.

La nuitte a peut pas entendre beugler ane vache, ni chanter un wawaron sans tomber en pâmoison.

T'nez dernièrement a créyait qui avait des revenants dans sa grange. A voyait des fantômes blancs rôder tout à l'entour et pis qui j'taient des sorts sur son bétail.

Alle était ben découragée la veuve Latulippe, lorsqu'alle a pensé à moé.

Moé, j'suis le septième garçon che nous et pis j'ai in don.

MES MONOLOGUES

La veuve a m'fait v'nir pis a m'dit :  
"J'ai des revenants dans ma grange, j'voudrais qu'tu m'débarrasses de ça".

J'l'écoute pis j'y dis : "C'est correct".

Le soir arrive. J'attends les revenants. Y viennent pas. J'me dis dans mon intérieur : "La veuve alle a cru qui avait des revenants, pis y en a pas".

Ça m'donnait in peu de force, pas parce que j'avais peur, non, mais avec les r'venants y a pas d'fiat à faire.

Proche les minuit, j'dis à la veuve Latulippe que j'voulais aller tirer la grande vache caille afin d'awoir du laitte.

La veuve a dit : "Vas-y, mé fais ben attention à toé".

J'pars avec deux choguères, ane dans chaque main, pis j'vas tirer ma vache. Y avait pas plus de r'venants que su ma main.

Quand j'ons eu fini, j'sors de l'étable là ious qu'était la caillette, j'avais mes deux choguères ben pleines de beau laitte, parce que j'vas vous dire, c'est ane sapré bonne vache que la caillette.

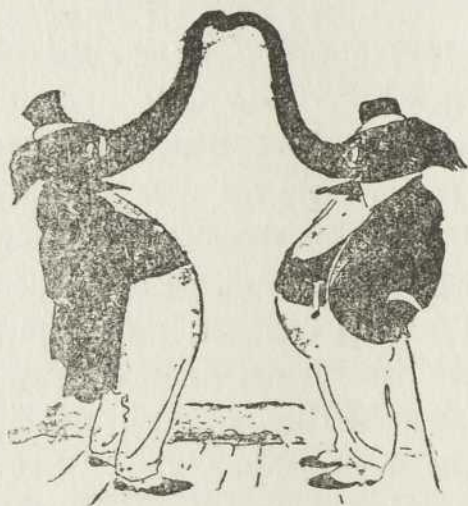
Tout à coup, j'veux que l'yable m'écrase icitte si j'dis pas vrai, qu'ostque j'wois : les revenants.

J'bouge pas in pouce. J'tenais mes deux choguérés et j'les aurais pas lâchées pour ane terre en bois debout.

MES MONOLOGUES

Les r'venants, y dansaient tout autour de moé pis y m'chatouillaient en-dessous des bras, y m'pinçaient dans l'cou.

Vous m'crérez pas, hein, ben y ont fait ça toute la nuitte jusqu'au petit jour. Ben, j'ai pas tremblé d'in pouce, seulement le laitte que j'avais dans mes deux choguères, eh ben, y avait r'tourné en beurre.



## Pour valeur reçue

Me promenant l'autre jour sur la rue Sainte-Catherine, mon regard fut attiré par un être original qui déambulait à grands pas.

“Mais je connais ce type-là !” me dis-je en me dirigeant vers le quidam. “C'est cet excellent Wenceslas, le vieil ami d'enfance, l'homme aux gestes exubérants et au caractère fantasque”. Je m'approchai.

“Comment qu'ça va, l'artisterie ?” me fit-il en me donnant un vigoureux *shake-hand* qui ébranla tout mon être du sommet à la base.

“Pas mal, et toi, adolescent immeuble ?” — car il faut dire que l'ami Wenceslas, avant d'être boursier au journal *Le X* . . . avait fait un peu d'immeuble, de là ce nom poétique qui lui était resté d'*adolescent immeuble*.

“Et où vas-tu comme ça ?” lui demandai-je à brûle pourpoint.

—Moi, je vais dîner dans un restaurant mondain . . . un café chinois à trente sous où je mange comme un ogre”.

Comme je m'étonnais de voir l'ancien purotin manger dans un restaurant aussi dispendieux pour sa bourse, il reprit :

## MES MONOLOGUES

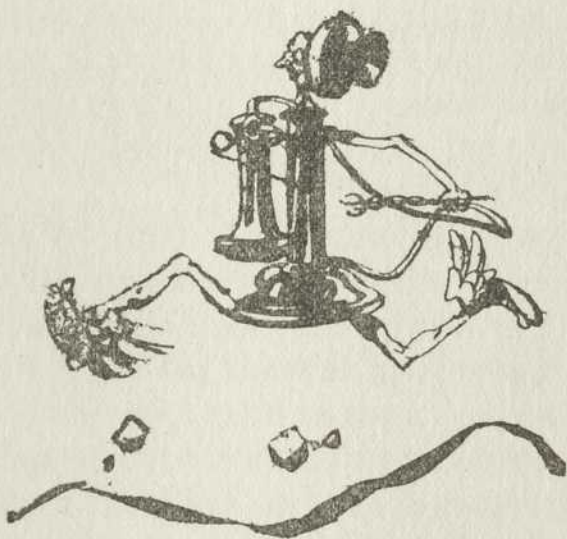
“Oui, mon vieux, je mange dans un restaurant à trente sous et je n'en suis pas plus pauvre pour cela. D'abord, pour moi, c'est une grosse économie, car avec ma cigarette je brûle régulièrement trois ou quatre nappes par semaine; si j'étais chez moi, il me faudrait les payer, au restaurant l'affaire est *café*. De plus, de temps à autre, je m'empare par erreur, comme tu dois bien le penser, d'un parapluie qui n'est pas à moi, ou d'un imperméable qui ne m'appartient pas. Tout ça pour trente sous du repas. Au commencement de chaque saison, je trouve moyen d'échanger mon vieux chapeau pour un neuf. Tiens, regarde celui-ci, il est très bien; il vient du restaurant de . . . ici, au coin de la rue. Chaque jour j'emporte une douzaine de carrés de sucre, quelques poignées de cure-dents et d'allumettes (tout est si cher dans les épiceries), j'ai aussi mes serviettes de table à l'oeil, toujours au restaurant. Pour ne pas avoir à donner de pourboire, je cherche une querelle d'allemand au garçon, on se dispute, on s'emporte, on casse pour deux ou trois cents piastres de vaisselle et quand la querelle et le dîner sont finis, je paie avec un mauvais trente sous. V'là comment on s'enrichit aux dépens des fils du Céleste Empire”.

“C'est du génie !” lui dis-je.

MES MONOLOGUES

“Sur ce”, reprit-il, “il faut que je te quitte, j'ai besoin d'un pardessus neuf qui va dîner à midi juste”.

Et l'*adolescent immeuble* partit me laissant tout perplexe.



## Vive les automobiles !

Vive les automobiles ! vive les Fords !  
vive les chauffeurs ! vive tout ce qui se  
meut, tout ce qui bouge, tout ce qui remue,  
tout ce qui écrase !

Comme la nature fait bien les choses !

C'est elle qui a placé les villes près des  
gares de chemin de fer, c'est elle qui a placé  
les rivières sous les ponts, les poissons dans  
l'eau, c'est elle qui a mis la mort à la fin  
de l'existence des gens, au lieu de la mettre  
au commencement ou au milieu de leur vie,  
c'est elle qui a fait les automobiles pour le  
plaisir des piétons !

Vive les automobiles ! Sans les auto-  
mobiles, je n'aurais jamais connu Juliette,  
elle ne m'aurait jamais aimé, je ne l'aurais  
jamais adorée, je ne serais pas fiancé à *elle*,  
ni elle à moi, nous ne nous épouserions pas  
dans un mois, en un mot nous ne serions  
pas heureux, elle et moi, car avant de nous  
connaître nous dépérissions tous les deux.  
Le coeur a besoin d'amour, tout comme la  
fleur a besoin d'eau et ma demeure de ré-  
parations.

Il y a à peine quinze jours, je déambu-  
lais sur la rue, lorsque je vis une jeune fille  
adorable, charmante, gracieuse, jolie, belle

MES MONOLOGUES

à tenter un saint, traverser imprudemment la rue au moment où une bienheureuse automobile arrivait à une vitesse vertigineuse.

Immédiatement, prompt comme l'éclair, je réalisai le danger que courait cette déité blonde. Je me précipitai et j'arrivai avant que l'auto ne sépare en deux morceaux l'adorable jeune fille.

Je pris le numéro de l'automobile et la jeune fille dans mes bras, et je déposai Juliette sur le seuil d'une porte.

Elle revint rapidement à elle et laissa tomber ses yeux de velours sur son sauveur.

Si vous aviez vu ce regard ! Ah ! deux dards qui m'allèrent au coeur !

Je l'aimais, v'lan, le coup de foudre. La flèche de Cupidon.

J'allai la reconduire chez elle. En route elle me dit s'appeler Juliette, et je lui avouai que je m'appelais Onésiphore. Elle ne m'en voulut pas.

Elle s'appuyait délicatement sur mon bras et je sentais le parfum de ses cheveux qui m'entraînaient dans les narines. Le timbre délicat et harmonieux de sa voix d'or chatouillait délicatement ma trompe d'Eustache, et j'étais enivré, fou d'amour... séduit.

J'entrai avec elle dans la demeure familiale. Son papa, sa maman furent ra-

MES MONOLOGUES

pidement au courant du danger auquel elle venait d'échapper grâce à mon courage.

Le père m'embrassa, la mère m'embrassa, Juliette m'embrassa. Oh ! ivresse, bonheur, joie, enivrement, septième ciel, Champs Elysées.

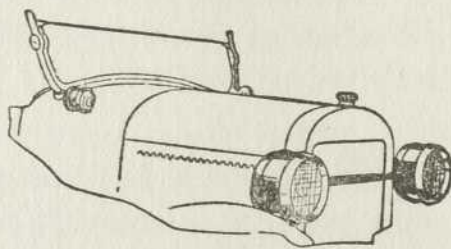
Je l'avais dans mes bras, frémissante et nerveuse; je pressais son corps de sylphide, sa taille de nymphe émue, et... j'étais heureux, oh ! combien heureux.

Je partis de là fiancé. Nous nous marions le mois prochain, je ne puis pas attendre plus longtemps.

J'ai acheté l'automobile qui faillit tuer Juliette et qui est cause de mon bonheur.

Je vais la mettre sous globe sur la cheminée de "notre" salon, ou bien je vais la faire monter en breloque pour ma chaîne de montre.

Vive les automobiles ! vive les Fords ! vive les chauffeurs ! vive tout ce qui se meut, tout ce qui bouge, tout ce qui remue, tout ce qui écrase ! Vive tout ce qui rend heureux !



*cent vingt-six*

## Les ennuis d'être servante

*(Monologue pour jeunes filles)*

*(Elle entre avec un petit tablier et un bonnet blanc).*

Je viens d'entrer en service chez une nouvelle patronne qui, après avoir lu les quarante-trois certificats des quarante-trois places que j'ai faites cette année, s'est déclarée enchantée et m'a pris tout de suite.

Du reste, je me place très facilement, car je ne suis pas exigeante comme d'autres servantes le sont.

Je ne demande que quarante dollars par mois, pas plus, il ne faut pas abuser de la situation, tous mes soirs à moi, ainsi que mes dimanches, été comme hiver, je ne réponds pas à la porte, je ne m'occupe pas de la cuisine et surtout je ne porte pas le bonnet, ah, ça jamais !

A part ça et le lavage et le blanchissage et le repassage et l'époussetage, je fais tout. Oh ! je suis bien de service.

Imaginez-vous que le premier jour que j'étais en service — c'était hier — madame m'a dit de préparer les enfants pour la promenade.

Ça je consens à faire ça, parce que les en-

MES MONOLOGUES

fants, ça n'est pas de trouble. On leur passe un torchon sur le nez, on leur met les dix doigts dans l'eau et c'est fini, leur toilette est terminée.

Une fois la toilette des enfants finie, madame me dit de préparer l'oie. Comme je m'étonnais de constater que l'oie n'était pas prête, madame m'a fait comprendre qu'il fallait la faire cuire pour le dîner.

Je lui ai donné un bon savonnage car j'aime à faire les choses proprement, et je l'ai mise au feu.

Vous ne me croirez jamais mais ils n'ont pas voulu la manger sous prétexte que je ne l'avais pas vidé avant de la mettre au feu.

Il y a des gens capricieux, je vous dis.

Ce matin, madame me dit de faire prendre l'air au bébé. Comme j'avais déjà aéré les draps en les secouant par la fenêtre, j'ai fait la même chose au bébé. Je le suspendis au-dessus du vide et je l'agitai vigoureusement.

Il y eut vite un rassemblement sur le trottoir et madame monta s'informer de ce qui se passait. Elle faillit tomber en pamoison lorsqu'elle me vit avec le bébé dans les bras suspendu dans le vide.

C'est une femme qui ne sait pas tenir ses nerfs.

MES MONOLOGUES

Vous ne me croirez pas, eh bien, elle m'a donné mes huit jours.

Heureusement que, suivant ma louable habitude, je m'étais fait donner mon certificat avant de commencer à travailler car je crois qu'elle me l'aurait refusé. Je me cherche une autre place mais je suis tranquille car il y a à Montréal seulement au-delà de 100,000 ménages qui cherchent des servantes capables de tout faire et ayant un bon caractère.

Ça, c'est moi !



## La Regina del mio cuore

Io sono in amore avec la piu bella figlia del Italia. Une déesse antica qui mé fait loucher lorsqué jé régarde sa taille admirabili et sa démarche adorabili. Ya l'aime dé tutti il mio cuore.

E la prima figlia d'Eva qui me fait tornare la testa a l'enviro. Des multitudes dé filles, ils m'ont aimé et mé l'ont dit, mais io n'ai yamaï aimé ni Angéline, ni Josetta, ni Bianca, ni Rébecca, ni Louisa, ni Mathilda ni les mille et ounes autres qui m'ont offert leur coeur sour oune plateau d'argent.

Celle qué y'aime actouellemente s'appelle la bella Mignonnetta, ce est oune Napolitaine à l'oeil noir qué jé connou à Rome alors qué jé visitais il foro romano. En voyant toutes ces ruines antichi elle m'a perçut.

Je lui jetaï mon regard de lynx, elle me jeta son oeil de tigresse et de ces regards éperdous naquît le piu bel amore del mondo.

Noi, Italiani, abbiamo oune cuore remplie di fiammi et à la moindre étincelle, piff, paff, pouf, il fuoco il est pris et rien né peut piu l'éteindre.

C'est lé Visuvio, toujours prêt à irruptionner.

MES MONOLOGUES

Mignonnetta né trouve sa pareille ni en Spagni, ni au Tirolo et lorsque jé la vois jé ne puis m'empêcher de lui cantare :

*O belle figlia del amore (Rigoletto).*

Tous les soirs je vais sous sa finestra et jé lui chante des sérénades qui l'affolent et lui font perdre la boula, alors elle me jette des fiori et des baccii. L'amore m'emporte et je né mé possède piu, je chante, je m'enivre, je perds la testa.

La nuite dernière, per Bacco quand j'y pense, j'arrive à sa demeure et jé lui chanté une chanson dé ma compositionne; tout à coup jé reçois su la testa une fleur, avec le pot après. . . O vecchio cavaturacciolo di Sorello (Vieux tire-bouchon de Sorel). C'était son padre qui avait surpris nos amours.

Depuis cé jour je ne l'ai piu revu; est-elle vivante ? est-elle morte ? tuée par lui ? Je ne sais; mais si jamais je lé rencontre au coin d'une via je lui jette la jettatura. Je laisse mon oeil tomber sur lui et vengeance, poignardo, styletto, armes à fuoco, et je l'envoie ad patres au ciello avec les angeli.

Alora, ma Mignonnetta sera à moi per la vita et je serai heureux téjours. Nous nous épouserons et je l'emmènerai au Canada vendre avec moi de la liche crémo.

MES MONOLOGUES

Je lui achèterai aussi une orgue de Barbarie et elle jouera pour les petits Canadiennes de la miousique et les grandés personnes ils lui donneront des sous quelle mé donnera après.

Piu tard, je ne travaillerai piu, je la laisserai faire toute la besogna avec son orgue de Barbarie pendant que je fumérai une bonna pipa de tabaco Rosa Quesnello en buvant della bonna birra assis le derrièra sur ouna sédia bercanta. Et je serai heureux téjours grâce à Mignonnetta et à la générosita des buoni personni del Canada.



## Ane Ponne Barguenne

(UNE BONNE BARGAIN)

Z'est moé, Isaac. Che zuis pien gonnu tand le monte te la vinance et te la bolice. Barlez te moé au chef te bolice et il fous tira si che zuis pien gonnu.

Che diens un macazin te carceuil sur la rue Zaint-Laurent à Montréal.

C'hai en stock tes cercueils bour dous les goûts et che vous invite à fenir fisiter mon insdallation.

Ch'ai acheté ce stock te carceuil t'un macazin t'un gombadriote qui a eu le bonheur, bardon, le malheur, de basser au feu.

Bas blus tard que lunti bassé, j'oufre mon macazin et che fois ane femme juif qui entre avec son betit garçonne qui édait juif aussi.

La juif a voulait in carceuil bour son mari qui édait mort la zemaine aubaravant de chagrin t'afoir afaler un cinq cents.

A foulait awoir in peau carceuil, alors j'y ai mondré de qu'est-ce que ch'avait te mieux en stock.

A dit : "Compien ?"

J'y dis : "Cent biastres".

A dit : "C'est drop cher, c'est drop cher !"

MES MONOLOGUES

J'dis : "Diens, j'vas te laisser ce carceuil-là à soixante-quinze biastres. Z'est in barguenne, j'berds te l'archent."

La juif a dit : "Z'est engore drop cher, chu pas riche, mon mari y est mort pis y m'a pas laissé une moses de cent, pis j'ai mon betit garçonne qui est orphelin asteur qu'y a pu de bére".

A braillait que les larmes y timbaient sur mes carcueils pis qu'y abîmaient ma marchandise.

Moé, j'commençais à être ému itou, parce que j'ai un pon goeur; j'dis à la juif : "Cout' donc, toé, j'vas faire ane barguenne avec toé. J'te vois brailler comme in jeune veau qu'a jamais eu de mère, tu m'fends le goeur, pis ton betit gas y braille lui itou, ça m'l'fend engore plusse. J'vas faire in parguenne, j'm'en vas t'laisser mon carcueil pour cinquante belles biastres. Z'est pas cher et pis ton mari y va être gontent d'être là-detans, il s'pensera chez eux".

La juif a dit : "C'est engore trop cher, j'vas aller voir ailleurs".

J'la rappelle ben vite pis j'y dis : "C'est lindi matin et pis j'veux pas pardre ma première vente te la zemaine. Tiens, j'vas t'faire ane parguenne, j'vas te donner ce carceuil-là pour cinquante biastres pis j'vas t'donner en plusse un betit carcueil pour rien pour ton betit gas".

## Mon héros

*(Monologue pour jeunes filles)*

Connaissez-vous mon héros ?

C'est le plus beau garçon de la terre; il n'y en a pas deux comme lui, il est unique.

Tout le monde l'aime : papa, maman, moi, toute la terre quoi !

Il est brun avec des cheveux soyeux qui flottent dans la brise du soir... dans la brise du matin aussi; il est toujours vêtu à la dernière mode qu'il lance même avant Valentino, le grand artiste de cinéma.

Mon héros est sensible à tout ce que je fais, à tout ce que je dis; il boit mes paroles et s'enivre dans mes yeux.

En taxi, il ne regarde jamais le taximètre qui monte même lorsque le taxi descend, il n'a d'yeux que pour moi.

Son salaire est plus que mince et cependant il me conduit toujours dans les plus chics restaurants; faut-il qu'il m'aime, je suis certaine qu'il doit se passer de manger tout le reste de la semaine.

C'est très drôle la façon dont j'ai connu mon héros.

Je traversais un coin de rue mouvementé lorsque je fus renversée par une automobile conduite par un chauffeur inexpé-

## MES MONOLOGUES

menté, qui, heureusement arrêta son auto au moment précis où la roue d'avant allait abîmer à tout jamais mon architecture.

Le chauffeur inexpérimenté descendit de l'auto et me retira de ma mauvaise position.

Moi, en jeune fille de bonne famille, je m'étais évanouie.

Le chauffeur me prit dans ses bras et au souffle de son haleine qui me caressait la joue je revins à moi.

Je vis la figure jolie de mon sauveteur et de nouveau je retombai sans connaissance dans ses bras; j'étais si bien.

Lorsque je revins définitivement à moi, il me prit avec lui dans son auto et me conduisit chez moi où je le présentai à papa et à maman.

Il revint le lendemain prendre des nouvelles de ma petite santé, il revint le surlendemain puis tous les jours ensuite.

Mes parents étaient si entichés de lui et je l'aimais tellement que je lui accordai ma main.

Nous sommes fiancés. La date de notre mariage n'est pas encore fixée, nous attendons que son salaire soit augmenté; mais s'il plaît à son patron autant qu'il me plaît à moi, la chose ne tardera pas longtemps.

Alors nous partirons faire notre voyage de noces dans l'île de Cythère, une île dont j'ai entendu parler et où on s'aime beau-

MES MONOLOGUES

---

coup paraît-il, et nous serons heureux toujours, toujours; il est si bon et si beau, mon héros !



## Siméon a lâché sa job

Savez-vous que Siméon a lâché sa job ? . . . Ouye.

Y l'a lâché pas pu tard que la semaine qui vient de se tarminer.

Y travaillait avec moé su in chanquier ousqu'on est en train de bâtir ane grande maison.

Siméon y a jamais aimé le travail, y est comme moé su c'rapport. L'travail pis nous deuss on a jamais été capable de vivre en bonne amiqué.

De lui pis de moé c'est à quiss qui aurait travaillé le moins fort, mé j'dois dire sans fausse modestie qui m'battait toujours.

Rien qu'à l'idée qui allait travailler, Siméon en faisait ane maladie grave qui l'empêchait de travailler toute la journée; c'est des sentiments qui s'contrôlent pas ça.

On est d'même ou ben on est pas d'même. Siméon était d'même.

C'matin-là y travaillait ben fort; y creusait in trou dans la terre. Ça faisait ben trois heures qui travaillait comme un nègre, y avait sorti cinq ou six grosses pelletées de terre qui avait mis en tas à côté de son trou lorsque le contremaître, in homme qu'était pas avenant pour ane coppe y vint y dire qui travaillait pas assez fort pis

MES MONOLOGUES

que tous les autres y travaillaient pus fort que lui.

Siméon y s'a fâché là-dessus pis y a conté son faitte au contremaître :

—Comment, qui dit, de qu'est-ce que vous avancez : que j'travaille pas. C'tas d'terre-là, y est-y sorti tout seu d'y ious qui était à matin ? Faut pas m'prendre pour in fou; j'sus pas si bête que j'en ai l'air. Si le tas de terre que j'ai sorti y est pas pu gros c'est que le trou que j'ai creusé est p'tit. Les autres y ont sorti des grands tas de terre, ouye, mé regardez les grands trous qui ont creusés. C'est facile d'avoir un grand tas de terre quand on creuse un grand trou; moé itou j'aurais un grand tas si j'avais un grand trou. Dans tous les cas si vous êtes pas content de moé, j'lâche ma place pis j'quitte ma job. R'venez dans dix minutes et pis vous verrez si mon trou est pas aussi grand que celui-là des autres.

Siméon y avait son plan. Y était pas bête Siméon. Y va cri un bâton de dynamite, y l'met dans son trou et pis y l'allume et pis y attend.

Y s'était dit qu'avec un bâton de dynamite y allait faire un trou pu grand que les autres.

La dynamite a à faite explosion.

Siméon, comme y l'avait dit, a lâché sa job.

## Les consolations

*(Monologue pour jeunes filles)*

Je viens de chez Cordélia, une amie à moi qui est malade au lit. Elle est mariée, Cordélia, mal mariée, avec un homme qui paraît doux comme un agneau mais qui doit la battre lorsqu'il est seul avec elle : les hommes sont si hypocrites.

Du reste, si elle est malade, son mari doit y être pour quelque chose . . . Ah, les hommes !

Heureusement pour Cordélia que je suis là pour lui offrir des consolations. Dès que j'ai appris qu'elle était malade, j'ai couru chez elle; j'ai un si bon coeur.

Je l'ai un peu consolée. Je lui ai dit que j'étais venue en vitesse, de crainte d'arriver trop tard, car j'avais une autre amie, Angéline, qui était morte en trois jours de la même maladie.

Comme Cordélia n'est au lit que depuis deux jours, ça l'a un peu consolée. Elle se croyait un peu mieux, alors je lui ai dit que c'était exactement le cas d'Angéline qui se croyait mieux et qui était morte deux heures après ma visite.

La pauvre femme, pendant qu'elle est

MES MONOLOGUES

---

au lit son petit garçon est tombé dans l'é-tang et sa petite fille a attrapé les fièvres à jouer avec une petite voisine qui a la scarlatine. Comme on lui avait caché tous ces malheurs, je les lui ai dits. Il ne faut pas qu'une mère ignore ce qui se passe chez elle.

Ce qui a donné plus de force à ma déclaration c'est quand je lui ai dit que je venais de rencontrer un corbillard d'enfant sur la rue.

C'est comme sa servante. Elle a une foi extraordinaire en elle. Je l'ai rassurée en lui disant que je venais de la voir donnant la clef de la maison à un homme qui avait l'air d'un voleur.

Il faut qu'on soit sur ses gardes; on a assassiné dernièrement, dans mon quartier, toute une famille pour lui voler cinquante dollars.

Je l'ai avertie que son médecin désespérait de la sauver, mais qu'il ne fallait pas trop se fier aux médecins. La preuve : Angéline. Le médecin disait qu'elle passerait la nuit . . . Eh bien, elle ne l'a pas passée . . . elle est morte la veille.

J'ai dû laisser cette pauvre Cordélia, car j'avais une autre malade à aller voir dans la journée.

Trois heures plus tard, j'apprenais que

MES MONOLOGUES

Cordélia était morte; elle a vécu une heure de plus qu'Angéline.

Heureusement qu'elle m'a eu pour lui prodiguer des consolations avant de mourir.

Je vous quitte, j'ai d'autres consolations à aller porter à une autre femme de mes amies qui est malade.



## La lutte pour l'air

L'auto-suggestion est la plus belle des sciences. C'est mon avis, c'est également l'opinion de mon ami Zacharie.

Mon ami Zacharie s'éveilla au milieu de la nuit avec un affreux mal de tête. Il suffoquait littéralement dans l'atmosphère irrespirable de sa chambre d'hôtel. Il se leva, se butta contre un meuble, se frappa le pied sur une chaise et le genou sur le lit, et chercha la fenêtre.

Il ne la trouva pas. L'atmosphère de la chambre à coucher était de plus en plus lourde. En se couchant, il avait oublié d'ouvrir sa fenêtre.

En tâtonnant il alla dans une autre direction et ne rencontra qu'un grand mur blanc sur lequel se trouvait les chromos du père et de la mère de l'hôtelier. Zacharie commençait à étouffer dans l'air vicié de la chambre.

Il chercha la lumière, mais vainement, il ne la trouva pas. Ses poumons sifflaient comme des soufflets de forge. Un instant plus tard Zacharie crut sa dernière heure arrivée par le manque d'oxygène de la pièce.

MES MONOLOGUES

Il mit la main sur une vitre. Il chercha la poignée, mais ne la trouva ni au centre, ni au bas, ni au haut de la fenêtre.

Dans l'obscurité de cette nuit sans lune, il ne pouvait rien distinguer. Zacharie palpa, tâta, frappa, se désespéra en vain. De poignée à la fenêtre, point ne trouva.

Finalement, de guerre lasse et prêt à suffoquer, il saisit une chaise qui lui tomba sous la main et violemment il la projeta dans la vitre. Un bruit cristallin. La vitre était en éclats et tout était redevenu calme dans la nuit sombre.

Zacharie respira longuement. Pendant longtemps il s'emplit les poumons d'air vivifiant devant la scène de ses exploits, puis, parfaitement remis, il gagna son lit à tâtons, se recoucha et dormit jusqu'au matin du sommeil du juste.

.....

Le miroir que Zacharie avait brisé lui coûta quarante dollars, mais il fit davantage en vendant un livre écrit par lui sur l'auto-suggestion.

## Le parvenu

(*A la coulisse*) Comment ! vous me demandez quatre millions ? Parfait. Vous passerez à mon bureau ; je vous ferai un chèque !

(*Au public*) Voilà comme je suis moi. Je fais de l'argent gros comme moi et je le sème de même.

Ainsi, lorsque j'ai vendu mon fonds . . . mon fonds de commerce que j'avais payé 4,000 piastres, plus les comptoirs 200 piastres et mon bureau de 600 piastres, pour le montant de 150,000 piastres, j'ai fait une bonne affaire.

Moi, l'argent, il n'y a que ça qui compte. Ainsi lorsque j'ai donné à ma femme son manteau de fourrure de 2,000 piastres, son manchon de 500 piastres et son tour de cou de 400, je n'ai pas regardé à la dépense.

J'ai donné un terrain de golf au collègue où va mon garçon ; ça m'a coûté 200,000 belles piastres, eh bien, je ne les ai pas regrettées. Mon garçon est arrivé premier aux grands examens. Ça valait bien cela.

Moi, l'argent ! Psitt . . . en voulez-vous ? J'en ai plein mes poches.

Je ne gaspille pas, non, mais je ne me

MES MONOLOGUES

prive de rien. Ainsi, ma montre, tenez, elle a l'air de rien mais elle m'a coûté 500 piastres, ma chaîne d'or pur m'a coûté 200 piastres et ma breloque 400. Mais l'argent . . . qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ! . . .

J'ai des chaussures de 35 piastres dans les pieds et je n'en suis pas plus fier pour cela.

Dernièrement ma femme voulait avoir une automobile de 5,000 piastres, je lui en ai acheté une de 8,000. J'ai un chauffeur que je paie 60 piastres par semaine. Il n'écrase jamais moins de deux enfants par jour. Mais je paie toujours. Quand on a de l'argent il faut se montrer généreux.

Mon chauffeur promène ma cuisinière de 35 piastres par semaine et ma servante de 30 piastres dans mon auto de 8,000 piastres. On se carre sur mes coussins de 300 piastres et on écrase mes pneus de 250 piastres la paire, mais qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse, quand on foule à ses pieds des tapis de 3,000 piastres, qu'on s'assied sur des fauteuils de 8,000 et qu'on fume des cigares de 2 piastres et quart et qu'on crache dans un crachoir de 150 piastres.

Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse quand ma femme porte des chapeaux de 800 piastres, des robes de 2,000 et des

MES MONOLOGUES

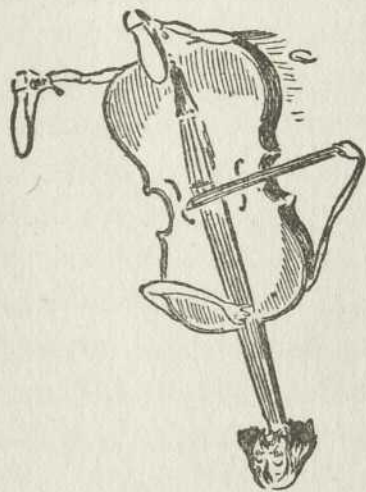
bas de soie de 40 piastres qu'elle enfouit dans des souliers en satin de 75 piastres.

Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse quand mon chien a une niche qui me coûte 700 piastres, que je le nourris avec de la belle viande de boeuf élevé spécialement pour lui et que je lui donne de l'eau filtrée à \$2.00 le gallon. Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ?

L'argent ? . . . En voulez-vous ?

En v'là, tenez ! Partagez-vous cela gentiment.

*(Il sort en jetant dans la salle des billets de banque).*



## Le roi des camelots

*(Ce monologue doit être dit avec beaucoup de rapidité et de bagout).*

*(Dans la coulisse).* Achetez mes marchandises, mesdames et messieurs, achetez, c'est pas cher, c'est pour rien.

*(Au public).* Je suis camelot, mesdames et messieurs, je suis camelot, je vends de tout : des bas, de la dentelle, des vieux chiffons, des fausses-dents, des sardines en boîte, des bretelles, des hameçons, des cravates, des jarretières et des bagues. Le jeune homme aux tendres illusions qui veut convoler a besoin d'une de mes bagues. Avec moi, et grâce à moi, on se marie pour presque rien. Quinze sous pour une bague de fiançailles, c'est pas la peine de s'en passer. J'en ai même à meilleur marché pour les jeunes gens qui ne sont pas millionnaires.

J'ai aussi un assortiment complet de peignes pour les cheveux, brosses à dents, savon de toilette, bracelets, baume tranquille, vadrouille à plancher, timbres-poste et mandats d'arrestation.

Avec moi on peut avoir un mandat d'arrestation pour cinq sous. Voyez-vous l'économie ? Allons, qui est-ce qui veut

MES MONOLOGUES

avoir un mandat d'arrestation. Levez la main.

Achetez mes lavettes, mes ceintures pour femmes fortes, mes crachoirs en cuivre, mes vases à fleurs, mes faux-cols en papier, mes candélabres à une, deux ou trois branches, achetez mon onguent pour guérir tous les maux.

Mon onguent est une des merveilles du siècle. Il guérit la chute des cheveux, les maux d'yeux, d'oreilles, de nez et de gorge, il guérit de la constipation et de l'entérite, pour la tuberculose on ne trouve pas mieux sur le marché, de même pour le mal de barbe et les brûlures. Pour la danse de Saint-Guy il est souverain, de même pour les pieds qui transpirent ou qui sont trop secs. Il est insurpassable pour la dyspepsie, le rhumatisme, la mauvaise digestion, le catarrhe, les dartres, la grosse gorge et la paralysie. Pour le goître, les morsures de chiens, les rhumes, l'eczéma, la faiblesse des muscles, l'éternuement, la fièvre des foins, l'érysipèle, les ulcères, l'herbe à la puce, les coups de soleil, un cil dans l'oeil ou un oeil au beurre noir, vous ne trouverez pas mieux sur le marché pour la somme de vingt-cinq sous.

J'ai aussi de l'encre, du papier, du taffetas gommé, des joncs de mariage, des fleurs en cire, des effaces, des porte-monnaie, des

## MES MONOLOGUES

pendants d'oreilles, du papier buvard, des faux-chignons, de la cire à moustache, des brosses à plancher, du papier sablé, des casquettes pour enfants et un tonique pour les cheveux.

Mon tonique pour les cheveux est une merveille, et encore je suis modeste. On voit et on entend les cheveux qui poussent sur la tête des patients. Il ferait pousser des cheveux sur une bille de billard. Dans les vastes déserts de l'Afrique Centrale les lions n'en emploient pas d'autre pour leur magnifique chevelure. Trente-deux sous la bouteille comme annonce pour quelques jours seulement.

Voulez-vous de la cire à cacheter, j'en ai. Voulez-vous des plumes, des ardoises à dessin, des romans, des chaussures pour hommes, femmes et enfants, j'en ai. Voulez-vous des cendriers, des recettes de cuisines, des cadrans, des cadenas, des paniers à papier, des documents officiels, j'en ai. Voulez-vous des coupe-papiers, des épingles, des boutons de manchettes, du parfum, de la colle-forte, des cartes-postales illustrées, des enveloppes, des ciseaux, de l'eau de Cologne . . . Voulez-vous des lacets, des crayons, des pipes, des canifs? . . . Voulez-vous de la ficelle, des calendriers, des couteaux à pain, des thermomètres, des affiches à louer, des baux; voulez-vous des

MES MONOLOGUES

fards, du cirage à chaussures, des almanachs, voulez-vous. . . (*Ici l'artiste a le hoquet dramatique*) Euh, des grains de semences, des passes de théâtre, des cartes à jouer et des cartes de visite, voulez-vous, euh, des jetons, des bracelets, des bonnets d'enfants, des tabliers de cuisinière, des pots à barbe, des limes à ongles, de la toile d'emballage, des chromos, des fers à friser et à repasser, des pelles à feu, des radios, des porte-manteaux, des carnets de chèques, des plumiers, de la gomme arabique, des coupons de soie, des vilebrequins, des serviettes de table, des compas, des vis, du papier de toilette, des colliers de perles, des manches de hache et des dents de scies. . . j'en ai.

J'ai de tout, je vends de tout, tout ce que je ne vous ai pas énuméré, je l'ai. Demandez-le, vous l'aurez. Je suis le roi des camelots. Allons, mesdames et messieurs, suivez-moi, je vais recommencer mon boniment à l'autre coin de rue, car j'aperçois un agent de police qui se dirige de ce côté. Au revoir, mesdames et messieurs.

(*En sortant*). Achetez mes marchandises, mesdames et messieurs, achetez, c'est pas cher, c'est pour rien.

## Enrhumée du cerveau

*(Monologue pour jeunes filles)*

Je suis enrhubée du zerbeau; ch'ai le rhube de zerbeau.

On est bas pien quand on a le rhube de zerbeau. Atchoum. Atchoum.

J'ai bris mon rhube avant-hier au bal chez ma tante Zophie.

Je dansais avec un beau garçon, atchoum; un garçon charmant qui s'appelait, atchoum, pardon, qui s'appelait Jean.

Il faisait très chaud dans le salon et après une valse, Jean — je l'appelle déjà Jean — proposa d'aller se rafraîchir sur la véranda. Atchoum. J'acceptai.

La lune brillait dans le firmament, il y avait de la boésie tans l'air, et, atchoum, Jean était si joli, si charmant !

Il me roucoulait des mots enchanteurs, atchoum, qui m'allaient au fond du gueur.

J'étais enivrée, bouleversée, j'étais, atchoum, j'étais . . . heureuse.

Jean me fit une déclaration d' . . . , atchoum, d'amour et à brûle-pourpoint il me demanda ma main.

Je vaillis m'évanouir de blaisir, d' . . . , atchoum, de joie. Je la lui accordai sur-le-champ.

MES MONOLOGUES

Je ne lui dis pas un mot mais mes yeux lui firent comprendre que j'acceptais, et pendant qu'il déposait un baiser sur ma main je sentais un petit air frais qui m'entraîna dans les narines. Atchoum.

Ch'avais le rhube de zerbeau et pour la première fois de ma vie je l'appelai : "mon cher Chean".

Il était tellement heureux qu'il ne s'aperçut pas que je barlais avec mon nez et que mon accent était changé; il ne voyait que mes yeux, que mon, atchoum, que mon coeur.

C'est ce soir que doit avoir lieu le repas des fiançailles. Chean est très expéditif, il ne peut attendre.

Nous serons mariés dans un mois.

Ch'espère que mon rhube de zerbeau m'aura quittée pour cette date, car ce serait affreux si, à la demande du prêtre, à l'église, j'allais répondre :

(*Nasillardé*). — Whoé.



## Le hamac de ma femme

Etes-vous capable de plaire à une femme ? Oui ? Non ? Ça ne me surprend pas. La femme n'est jamais satisfaite de ce qu'on fait pour elle !

Moi je suis marié depuis à peine un an et j'ai tellement fait pour plaire à ma femme que j'en ai perdu dix livres de graisse. Dix livres en un an; regardez ce que ça représente dans dix ans et dans un siècle. Mille livres exactement. Tout cela pour une femme... la mienne.

Il n'y a rien que je ne fasse pour plaire à ma légitime. Chaque semaine je lui donne ma paye au complet, je verse chaque semaine jusqu'à ma dernière sueur pour elle. Vous croyez qu'elle est contente ? Détrompez-vous, elle ne l'est pas.

Dernièrement elle voulait avoir un hamac. Un hamac... comme les gens riches, comme les millionnaires. Je lui ai fait comprendre qu'elle n'aurait pas de hamac. Eh bien, à ce moment le hamac était déjà acheté.

Que vouliez-vous que je fisse ?... Le retourner au magasin; j'aurais eu l'air d'un "peigne"; je l'ai gardé.

Il fallait installer le hamac à un endroit

MES MONOLOGUES

---

convenable de notre jardin; vous ne vous imaginez pas quel problème cette chose insignifiante représente.

Il faut trouver deux arbres qui ne soient pas trop près l'un de l'autre, ni trop loin. Il faut de plus que ces arbres soient assez forts pour ne pas vous déposer à terre lorsque vous embarquerez dans le dit hamac. C'est tout un problème.

Après vingt-quatre heures de discussion avec ma femme pour savoir à quel endroit on placerait son hamac, on a fini par trouver un endroit convenable.

Le hamac, une fois installé, il a fallu l'essayer. Essayer un hamac ? . . . C'est moins facile que vous ne le croyez. Cassera-t-il, ne cassera-t-il pas ? . . . Vous déposera-t-il délicatement à terre ou vous conservera-t-il en son giron ? . . . *Chi lo sa ?*

Ma femme n'a jamais voulu se risquer. Comme d'habitude, il a fallu que je me sacrifie.

Je me suis fermé les yeux et j'ai . . . embarqué. J'avais fait mes adieux mentalement à tous les êtres chers que j'aime et j'avais dit un dernier au revoir à ce bas monde.

J'étais dans le hamac . . . Le hamac n'a pas cassé. Ouf.

Depuis ce jour je me repose constam-

MES MONOLOGUES

---

ment dans le hamac de ma femme et elle me regarde toute la journée; je ne le lui laisse jamais.

Ah ! c'est une bonne idée qu'elle a eu de vouloir avoir un hamac !



## Le monsieur qui ne fait pas de cadeaux

Voici enfin venu le temps des fêtes; le temps des cadeaux, des étrennes, le temps des embêtements.

Il n'y a que les célibataires qui voient arriver cette époque sans frémir. Moi, je suis célibataire, je suis seul au monde, je n'ai que moi à dorloter, à gâter. Les fêtes peuvent venir, mon escarcelle ne s'ouvre pas.

Il est cependant bon d'ajouter que sans faire de cadeaux à X, Y, Z, comme l'homme marié est tenu de le faire, je dois donner quelques petites choses à Juliette, Jeanne, Aline, Rosette, Estelle, des jeunes filles blondes comme les blés et à Pierrette, Irène, Germaine, Léa, Marthe, Ghislaine, des brunettes ravissantes, Emma, Nanette, Gertrude, Lucette, Mariette et Yvette, Eva, Cécile, Antonia, Blanche, Georgette, toutes des jeunes filles de ma connaissance, à part cela, je n'ai pas de cadeaux à faire.

Quelle différence avec l'homme marié qui, lui, a des cadeaux à faire à son beau-père, sa belle-mère, son beau-frère, sa belle-soeur, enfin je ne finirais pas si je nommais

MES MONOLOGUES

toutes les personnes auxquelles il doit faire des cadeaux.

Il est vrai qu'il se tire d'affaire avec des bibelots à cinquante sous, tandis que moi, célibataire, je... mais il faut voir avec quel plaisir je donne... ce que je donne.

L'homme marié donne par obligation, le célibataire par plaisir.

Je donne des cadeaux insignifiants, les bijoux coûtent si bon marché de nos jours, on a une jolie bague pour presque rien chez tous les bijoutiers.

Ainsi, prenez le cas de Léontine, une brunette adorable qui a un oeil de velours taillé en amande, que dis-je un oeil, deux yeux. Son meilleur baiser à Noël appartient à celui qui lui donne le plus beau cadeau. Sur les 25 à 30 prétendants qu'elle possède depuis dix ans, je suis toujours sorti vainqueur, chaque année. Bah ! qu'est-ce que me font deux ou trois cents dollars ? Léontine ne tend sa joue qu'à Noël, c'est connu dans le quartier, c'est une bonne fille, pas méchante pour deux sous, mais elle est flirt. Chaque fois que je vais lui rendre visite nous sommes toujours trois ou quatre sur la ligne, mais lorsque les autres se retirent à onze heures, je reste jusqu'à minuit. Je suis toujours vainqueur ; c'est moi qu'elle aime, elle me le dit souvent, alors je lui fais des petits ca-

MES MONOLOGUES

deaux, un collier, un manteau, des parfums, etc. Des riens, quoi.

A Noël, c'est chaque année la même chose, je lui apporte un cadeau, je l'embrasse une fois, pas plus, son papa n'aime pas cela, je reste un instant et je pars, car elle consacre son jour de Noël à sa famille, me dit-elle. C'est une bonne fille pas méchante.

Je pars de chez elle le coeur content.

Des mauvaises langues prétendent qu'elle en profite pour recevoir mes rivaux, mais je suis tranquille.

Quand on est beau, joli, aimable, gracieux, comme je le suis, il n'y a pas de rivaux qui tiennent.

Je reviens donc de chez elle l'esprit tranquille.

Je rentre chez moi, et je suis seul, tout seul.

Quelle différence avec l'homme marié qui, lui, est forcé de passer la soirée avec les siens. Il a l'air de s'amuser, le pauvre homme, mais il s'ennuie à mourir, il s'embête, voilà la vérité, la vérité vraie.

Moi, je suis chez moi, je mets mes pantoufles, j'allume ma bonne pipe, je m'approche de la cheminée, je m'assieds dans mon vieux fauteuil et j'envoie dans l'air des petits anneaux de fumée qui s'évanouissent plus rapidement que des anneaux con-

MES MONOLOGUES

jugaux . . . J'ai mon bon chien qui appuie sa tête sur ma jambe et je rêve délicieusement et je m'exalte à l'idée de ma Liberté.

Lorsque je reviens de ma rêverie Noël est passé.

Mais il y a une chose bizarre, c'est que moi qui ne fais presque pas de cadeaux à Noël, je suis toujours cassé comme un clou après les fêtes.

C'est incompréhensible ! ! ! !



## Ma première partie de billard

Che bassais l'audre chour afec mon ami Isaac tefant un édaplissement où il y afait tes cheux de pool et te pillard.

Mon ami Isaac m'infita à brendre une bartie te pillard. Che lui tit gue che ne gonnassais bas le cheu te pillard.

Il me tit gu'il me le mondrerait.

Che lui tit gue che n'afais pas t'argent.

Il me tit gu'il baierait la bartie.

Alors j'accepdei te jouer afec lui une bartie.

Nous sommes endrés tans la salle te pillard.

Il y afait blusieurs grantes dables regoufertes t'un grand trap vert irlantais. Zur chague dable il y afait drois poules, deux poules planches et une poule rouche. On nous brète à chagun un grand pâton gu'on abbelle une gueue; che ne sais bas bourquoi. On fait fenir un intifitu gu'on abbelle un marqueur; z'est lui gui enregistre les goups chaque vois gue bar erreur on enfoie une poule dans les boches tu pillard.

Isaac me tit : "C'est à doi à briser".

J'ai brisé une poule et la bande tu pillard.

MES MONOLOGUES

Il a fallu rébarer dout zelà afant de continuer la bartie. Isaac a bayé les vrais.

Abrès, z'était le tour à Isaac te briser. Isaac a enfoyé par erreur plusieurs poules dans les boches du pillard. Le marqueur lui a mis 27 points d'amende. Che riais tans ma barbe.

Z'était mon tour de chouer, che n'ai bas enfoyé une zeule poule tans les boches. Z'é-dait te la chance.

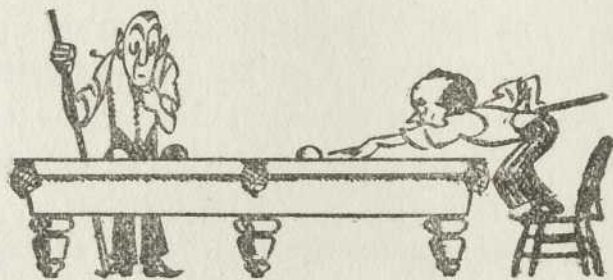
Isaac rechoua engore et fit 43 points d'amente.

A la fin lorsgue Isaac eut mis engore plusieurs poules tans les boches le margueur prétendit qu'il afait gagné la bartie.

Z'était intigne. La réfolte me fit casser ma gueue de pillard su la tête du margueur.

Isaac baya engore une vois les vrais et on sordit te la salle de pillard.

Z'est un pon garçon, Isaac, mais il ne zait pas chouer au pillard, bas blus gue moi, t'ailleurs.



## Pourquoi parler ?

La domestique de la maison m'annonça "—".

J'entrai dans le salon où la blonde enfant se leva toute rose pour me recevoir avec un sourire suspendu à ses lèvres divines.

"—" me dit-elle, en me désignant une place sur le canapé auprès d'elle.

Avec beaucoup d'à-propos, je répondis "—".

Elle leva ses grands yeux de déesse sur ma modeste personne. Je me rendis compte que mon esprit l'avait subitement conquise.

Je m'approchai plus près, encore plus près d'elle.

"—" fit-elle en plaçant un énorme coussin entre nous deux afin d'amortir un tant soit peu le brasier ardent qui se consumait en moi.

Je fis un mouvement de dépit et lui tournai le dos. Un long silence. J'attendis. Pas longtemps.

"—", dit-elle.

Je ne répondis pas. Je boudais.

"—", répéta-t-elle.

Même silence éloquent de ma part.

## MES MONOLOGUES

“—” ajouta-t-elle en envoyant le cousin dans le coin le plus éloigné du salon.

Alors dans un élan furibond, je laissai parler mon cœur. “—”, lui dis-je avec chaleur.

C'en était trop, elle était vaincue et en murmurant “—”, elle tomba dans mes bras.

“—” dis-je en poussant un soupir. O extase. Enivrement. Septième ciel.

Un long embrassement suivit où on entendait que des “—” murmurés par elle et que des “—” soupirés par moi.

La porte du salon s'ouvrit.

“—” s'écria la mère de ma conquête en levant les bras au ciel.

Instinctivement mon ange blond et moi avions regagné chacun les deux extrémités du canapé.

“—” répéta la mère en lançant des yeux chargés d'éclairs dans notre direction.

Ma douce conquête, après avoir repris un peu ses sens, dit à sa tendre maman :

“ — ”. Celle-ci parut convaincue par ces paroles, car elle sonna une domestique qui apporta le thé.

La mère paraissait heureuse. Je souhaitais n'être jamais entré dans ce salon. La mère en roulant des yeux de carpe en détresse me lança à brûle-pourpoint : “—”.

J'étais médusé, je ne savais quoi répon-

MES MONOLOGUES

dre; à tout hasard je laissai tomber "—".

La mère parut satisfaite de ma réponse car elle ajouta : "—".

J'en profitai pour me lever et prendre congé. Je lançai un regard à la jeune fille qui me répondit dans un sourire : "—".

Nous nous comprenions.

Je quittai la maison. Une fois la porte refermée sur moi, je respirai l'air pur du dehors non sans avoir lancé un "—" de soulagement.

Ah ! on ne m'y reprendra pas de sitôt.



## La belle Marseille

(*Monologue pour jeunes filles*)

C'était une belle fille que Marseille, c'était mon amie d'enfance. On avait grandi sur la même pagée de clôture.

A r'ssemblait à Jeanne d'Or, qu'a sauvé la France y a quéque temps d'ça, elle était téjours peignée avec des ondulations ben prenantes, comme y disent à Marial.

Marseille a avait des goûts ben élevés. A voulait époustailier rien qu'un duc, un caduc ou ben un marquis; i y fallait du noblesse ou ben rien.

Les gars de che nous ça y disait rien.

Eh bien, a s'a marié dans le noblesse enfin.

A avait connu un noble qu'on appelait monsieur le larron, gros comme le bras. Y était boxeur de son métier. Ces gens-là, on sait ben, ça peut pas avoir des méquiers comme tout l'monde; y était le champignon des hommes forts de son pays qui disait.

Y boxait pas quand Marseille a l'a connu, parc' qui avait pris les rognons X quéque temps avant de timber victime du p'tit dieu Croupion, le dieu de l'amour (oh, ma chérie).

MES MONOLOGUES

Avant le mariage y avait eu ane p'tite brouille entre les deux; y paraît qui y avait dit de quoi qui l'avait piqué au juif, mais i y avait rabâché une histoire que Marseille a s'était mis à le r'aimer de plus belle.

Y avait été ben mignon avec elle, y avait acheté un beau manteau en seal élastique. Y l'avait présentée à sa mère qui serait la gueule de ses enfants qui disait.

La noce a vint, mais en sortant de l'église, Marseille a avait glissé sur le tarpis qui descendait jusque su la svelte (l'asphalte) de la rue et a s'vait dérinché de quoi.

Le docteur y avait collé ane mouche de moustache sur les reins, pis y avait dit qu'a avait la pine d'eau sale cassé.

Marseille a était donc larronne depuis quéque temps quand qu'elle a appris que les titres de son mari était des voleurs qui valaient pas une cope.

Y était pas pu larron que moé j'chus dukesse.

La pauvr' fille a était ben mal lotie quanque elle a appris que son larron y s'avait ensauvé sans tant sûrement laisser ane pauvr' p'tite carte postache pour y dire ious qu'y parchait.

Ben, Marseille, asteur, pour avoir voulu goûter du noblesse, a reste su l'carreau.

J'vous demande un peu, çï ca arait pas

MES MONOLOGUES

été mieux d'époustailler un bon garçon  
d'habitant, comme moé j'f'rai betôt ?

Ça sert à rien de faire des escarts pour  
ane fille de campagne, y faut pas courir  
après les gars de la ville, chacun che nous,  
pis tout l'monde s'en portera ben.

C'est mon avis, et j'le partage.



## On déménage

(*En entrant, à la cantonnade*). - Comment ? Qu'est-ce que tu dis ? Qu'est-ce que ça fait, puisqu'on . . . déménage.

C'est vrai ça. Ma femme ne veut pas que je crache à terre. Mais je vous demande un peu ; qu'est-ce que ça fait puisqu'on . . . déménage.

Mon propriétaire m'a augmenté de un dollar par mois. Un dollar de plus par mois pour une vieille bicoque qui ne vaut pas cent sous. Aussi, je déménage.

Je vais demeurer dans un palais, ça me coûtera dix dollars de plus par mois, mais j'aurai l'avantage de vivre comme du monde avec ma femme et mes dix-huit enfants.

Un dollar. Torvis. Un dollar pour une maison où vous ne garderiez même pas votre veau, monsieur. Les portes ne ferment pas, les serrures fonctionnent mal et les pentures sont brisées partout.

Aucune fenêtre ne fonctionne, il nous faut une tige de fer pour les ouvrir, un manche de hache pour les tenir ouvertes et on les ferme à l'aide d'un marteau. Vous voyez ça d'ici.

Les murs ne sont tenus que par le papier peint, les plafonds nous tombent sur la

## MES MONOLOGUES

tête et les planchers s'en vont tranquillement dans la cave.

Les tuyaux à l'eau sont crevés en dix endroits. Les fils électriques sont découverts à onze endroits; on prend des chocs électriques douze fois par jour et on a du gaz treize heures par jour, la nuit surtout.

La cave est inondée douze mois par année; on prend des bains de pieds dans le salon et la salle de bain est à sec parce que la pression d'eau n'est pas assez forte.

L'hiver, l'eau gèle à côté de la fournaise et l'été on fait cuire des oeufs sur le tapis de la salle à manger. Je ne parle pas du vivoir où je cultive des champignons.

La servante a une pelle pour les coque-  
relles et des pincettes pour les punaises;  
les cloportes mangent mes prélarats et les  
mites mes tapis.

Sans compter que tout rouille dans la maison, la fournaise, mes sommiers, les tuyaux. Tous mes meubles sont disloqués par l'humidité, et les peintures murales craquent sous l'action de la sécheresse. Les bois pourrissent, les vernis s'écaillent, le cuir se ternit.

Il y a une mine de boue dans ma cour en été et une mine de neige en hiver. Il y en a tellement, qu'on dirait qu'elle fait elle-même sa neige.

MES MONOLOGUES

Ah ! il est temps qu'on déménage; aussi je ne me gêne plus, je crache à terre, je jette la cendre de mes pipes sur les planchers, mes éviers sont bouchés par les allumettes.

Les enfants enlèvent le papier des murs, enlevez, on déménage.

Ils démolissent tout dans la maison; démolissez : on déménage.

La vermine est partout, qu'elle y reste. Les rats sont chez moi; qu'ils y restent : on déménage.

Ah ! on m'augmente de un dollar par mois, eh bien, qu'on m'augmente, je m'en fiche; je déménage, les autres paieront l'augmentation, pas moi.

La maison où je vais demeurer au premier mai est un véritable palais... enfin... elle est aussi bien que je trouvais celle que je quitte présentement lorsque j'y suis entrée.



## Cauchemar terrible

C'était effrayant. Horrible.

Le vent soufflait en tempête sur la ville, les arbres étaient arrachés et transportés à plusieurs centaines de pieds plus loin. Les couvertures des maisons étaient soulevées et lancées au milieu de la rue.

Je passais au milieu de ces obstacles sans sourciller ni trembler; je coupais l'air qui s'engouffrait en rafale dans mes poumons.

C'était affreux, on eut dit la fin du monde, tout tournoyait dans une farandole diabolique.

Un policeman, un vieux parapluie, un numéro de quotidien et un chat jouaient aux quatre coins.

L'aiglon faisait rage et . . . je marchais toujours.

J'étais soulevé jusqu'aux nuages puis je retombais lourdement sur le sol; chaque fois que je faisais un pas en avant j'en faisais deux en arrière.

Sous l'action du vent les maisons dansaient en se tordant sur leurs fondations. L'air était infesté de relents de chiens et de chats morts. Des rats, des rats énormes me montaient aux jambes et se cachaient dans les poches de mes habits.

MES MONOLOGUES

---

C'était terrible, effrayant.

Je luttais comme un diable pour me débarrasser de ces intrus mais rien n'y faisait.

Et pendant ce temps toutes les maisons passaient . . . les rues se succédaient sans cesse, et toujours . . . des poteaux . . . des poteaux . . . des poteaux.

Les trottoirs et les rues étaient recouverts de débris qui s'amoncelaient et j'enjambais des monceaux de cadavres d'hommes et d'animaux.

C'était horrible.

Ma maison se trouvait enfin à quelques pas de l'endroit où j'étais; je n'avais qu'un pas à faire pour y parvenir.

Il me fallut deux heures pour faire ce pas.

Je montai quatre à quatre l'escalier en colimaçon au sommet duquel je perche.

Je sautai tout habillé dans mon lit, je m'abritai par-dessus la tête et je dormis comme un loir jusqu'au lendemain matin.

Ah ! on ne m'y reprendra plus à prendre du whisky de la Commission.

## Je suis fiancée

(*Monologue pour jeunes filles*)

Comme je suis heureuse. Je suis fiancée. Enfin.

Non, ce n'est pas avec Alfred, ni avec Jules . . . c'est avec Jean.

Je vous entends : "Alfred qui est si joli garçon!" — "Jules qui est si élégant!" — "Prendre Jean qui n'a rien de particulier!" etc., etc.

Je vous l'accorde. Alfred est beau; Jules est une carte de mode. Alfred a toutes les qualités, Jules n'a pas un défaut.

Oui, mais mon Jean, à moi ? Vous ne le connaissez pas comme je le connais, moi. Oh ! je ne me fais d'illusions sur son compte, il n'est pas beau comme Alfred, il n'est pas élégant comme Jules; il ne sait pas plastronner dans un salon comme Alfred, ni tourner un madrigal comme Jules, mais je suis certaine que je serai très heureuse avec lui, mon Jean.

Alfred ne peut entrer dans un salon sans prendre une pose d'Apollon, il a toujours l'air de dire : "Admirez-moi, mesdemoiselles, la vue n'en coûte rien."

Jules, c'est un autre genre; il ne s'assied jamais sans songer au pli de son habit, il

MES MONOLOGUES

a toujours l'air de marcher sur des oeufs. Il a l'air d'une petite fille qui étrenne sa première robe de soie.

Mon Jean, lui, n'est pas poseur pour deux sous, il n'est peut-être pas beau, mais il n'est pas laid, il n'est pas grand, il n'est pas petit, il n'est pas gras, il n'est pas maigre. C'est un garçon qui sait demeurer dans un juste milieu.

On n'a pas le coup de foudre en le voyant pour la première fois, ni même pour la seconde fois, mais il me plaît à moi, et c'est l'essentiel.

Une femme ne peut jamais se fier à un mari trop beau. Un mari trop élégant, ça ne vaut guère mieux.

J'aurais peut-être beaucoup aimé Alfred et je crois que je n'aurais pas du tout détesté Jules, mais je vais vous dire ce qui m'a fait préférer Jean aux deux autres.

Je vais vous le dire sous le sceau du secret le plus absolu. Vous ne le dévoilerez à personne. Du reste, j'ai confiance en vous. Je sais bien qu'une femme n'irait jamais révéler un secret.

Eh bien, j'épouse Jean, parce que... c'est le seul qui m'ait demandé en mariage.

## Plaidoirie d'avocat

Messieurs les membres du jury. Je ne retiendrai pas longtemps votre attention. Je sais que votre temps est précieux, que vos heures sont comptées et que vous avez une hâte fébrile de réintégrer vos foyers après un procès qui a déjà duré six mois et qui a passionné l'opinion publique et défrayé la chronique des journaux des deux continents.

Les faits vous sont connus et ont été exposés bien au clair par mon savant confrère et monsieur l'avocat de la compagnie du chemin de fer qui a tué la pauvre vache de mon client.

Messieurs du jury, mettez-vous à la place de mon client ou plutôt à la place de la vache de mon client.

C'est le printemps, tout votre être vibre, vous faites des sauts de carpes en broutant l'herbe tendre, vous êtes attiré par le tapis vert que la nature vous offre en pâture. Tout en mangeant vous marchez, vous marchez. Toute votre attention est concentrée par le succulent repas que vous prenez; vous ne vous apercevez pas que vous êtes sur la voie du chemin de fer; vous mangez de l'herbe.

MES MONOLOGUES

Tout à coup, sans crier gare, ce monstre à oeil humain qu'on appelle train de chemin de fer, vous arrive dessus et vous tue. Que faites-vous? Que dites-vous? vache que vous êtes.

Qui est le coupable? La nature vous a-t-elle donné une force quelconque pour vous défendre contre le Minotaure? Non, vous êtes inoffensif et ne pouvez vous défendre. Le train tout puissant passe et votre sang s'en va rougir l'herbette verte et tendre.

Qui est le coupable, je vous le demande? Est-ce vous, vache, qui ne savez pas lire l'écriture des hommes? . . . est-ce vous qui ignorez que la voie du chemin de fer vous est interdite ou est-ce le train vachicide qui n'a même pas fait un écart pour vous laisser finir votre lunch en toute tranquillité?

Le train a-t-il sifflé, sonné, fait un signal? Le train ne le dira pas; vous, vache, qui êtes morte, vous ne le direz pas non plus.

Alors où est la vérité? où est la justice?

Messieurs, je tiens la compagnie responsable. C'est elle qui aligne sur nos terres son double ruban d'acier poli et grossier où vous, vache, ne pouvez aller brouter sans risquer de vous faire tuer dix fois par jour.

Je tiens la compagnie responsable. Le

MES MONOLOGUES

jour de l'accident le train était en temps, par conséquent vous ne pouviez prévoir son arrivée à cette heure indue.

Je tiens la compagnie responsable. Tous ses trains sont en acier au lieu d'être en caoutchouc, matière plus flexible et moins brutale.

Je tiens la compagnie responsable. Tous ses avis sont en français ou en anglais alors que vous . . . parlez vache.

Pour ces diverses raisons, messieurs, et pour bien d'autres, je vous demande de condamner la compagnie et rendre justice à cette pauvre vache sur le tort de laquelle vous venez de verser ces abondantes larmes. Pensez à vous, messieurs, à vos enfants. Ce n'est que le premier pas qui coûte. La compagnie s'exerce sur nos vaches, plus tard, notre tour viendra. Vengeons-nous d'avance.

Le sang de cette vache crie vengeance, messieurs, le laisserez-vous crier indéfiniment? Je remets le verdict entre vos pattes.



## Je sais parler aux femmes

Vous avez devant vous un homme qui sait parler aux femmes.

Tout le monde ne sait pas parler aux femmes; c'est un art. Cet art je le possède jusqu'au bout des ongles.

Il existe des hommes qui font des compliments à une femme, mais ça n'est pas naturel, c'est emprunté, ça sent l'effort; on se rend compte que l'esprit est vide.

Moi, j'ai un répertoire de phrases absolument nouvelles, absolument inconnues du vulgaire.

Ainsi, dernièrement, dans une soirée, un ami me présente une jeune fille assise sur un canapé.

Je lui lance un regard fulgurant. Je m'assieds à ses côtés et elle baisse les yeux pudiquement et pendant que mon ami s'éloigne et me laisse seul avec elle je lui glisse dans une extase :

— "Que vous êtes belle, mademoiselle! ce ne sont pas des yeux que vous avez, ce sont des étoiles!"

Voyez-vous l'effet que je produis sur cet être jeune et naïf, mais je poursuis:

— "Vous n'avez pas de soeur? . . . Non,

MES MONOLOGUES

évidemment, car un chef-d'oeuvre ne se répète pas deux fois."

Ça, c'est nouveau.

— "J'ai souvent rêvé d'un être divin tel que vous, mais je ne croyais jamais le rencontrer sur la machine ronde."

La machine ronde . . . de quoi lui faire tourner la tête.

— "Vous êtes un ange, un ange descendu du ciel pour me laisser goûter un quart d'heure du Paradis !"

Tu m'dis pas? . . .

— "Je n'ai jamais dans ma longue carrière vagabonde rencontré un être charmant comme vous, délicieux comme vous êtes, pétri de charme, de grâce, et de beauté!"

Pétrie dans un four à pain.

— "Oh, fille d'Eve, fille d'Eve! n'approchez pas vos lèvres trop près des miennes, je ne suis qu'humain!"

Qu'humain, mains et pieds.

— "Comme j'aurais voulu vous rencontrer plutôt; j'aurais déjà fait mon ciel sur la terre!"

Ça c'est pas terre à terre.

— "Lorsque je suis à vos côtés et que je contemple l'or de vos cheveux, je songe au conte de *"La belle et la bête"*; je ne vous dis pas qui est la bête."

C'est mieux pour moi.

MES MONOLOGUES

—“C'est votre beauté qui me rend éloquent! Je voudrais être la déesse aux cent bouches pour vous crier mon admiration, mon idolâtrie; je voudrais être la bête à sept têtes pour les perdre toutes pour vous. Parlez, votre voix doit être une musique délicieuse, céleste, enivrante; elle doit transporter tout être sensible par-delà les nuages, au septième ciel, parlez...”

A ce moment le camarade qui m'avait présenté cette nymphe me frappa sur l'épaule:

—“N'attends pas une réponse de cette jeune fille... elle est sourde et muette...”



## Un peu d'arithmétique

Je me nomme Nar-6 Bau-7, et je 2-meure rue 5 2-nis.

7 rue-6 est, 100-10-cution le seul en-3 où je puisse 20-cre les ennuis 2 l'existence.

En vous 10-sant ce-6, je me 100 heureux comme 18 dans l'eau; je ne sais si vous 16-sissez bien ou 6 7 en 20 que je vous 10 7 chose.

Ma 2-meure est é-3-te, mais tout est 9 à l'l-térieur, rien n'est fait à  $\frac{1}{2}$ . 1-2-bitablement ma 2 -meure n'est pas 1 palais 2-ri- $\frac{1}{2}$  mais je m'en con-30. 100 être 2-20 on 2-vine qu'l-in-10-vidu comme moi ne peut sans 2-choir habiter au tau-10, ain-6 qu'l men-10-ant au coin d'l-10-pensaire.

A l'étage 1-férieur, 2-meure 1 ange 10-cret du nom de 4-trine Bau-6; elle porte aus-6 le nom de 6-cile; 4-trine, 6-cile Bau-6.

Elle est très 10-crète, il faut 2 la 10-plo-matie vu qu'elle est en 2-uil d'l 9-eu qu'elle per-10 il y a 3 ans d'une 10-senterie.

11 s'aborde avec 10-crétion. 11 parle 12-cement, 13 à l'aise.

Auc-1 propos 20 ne sort 2 sa bouche;

## MES MONOLOGUES

je ne lui fais pas de violence, du reste, elle ré-6-terait 2 toute son énergie. Elle se 10-rigerait loin 2 moi; au 'er mot croche il y aurait 10-sension et 10-solution après 10-cution.

1 jour, en une 6-constance particulière 2 sa vie, alors que pour 10-ner, elle n'avait que des noi-7, 1 9, 2 sau-6 et du 20 sur, pour nourrir son petit  $\frac{1}{4}$  2-licat, 1 2-ses-poir s'emparer d'elle, elle 16-it des 6-seaux qui traînaient sur la table à 4 et par 3 fois elle 2-fonça son crâne et en-100-glanta sa chevelure 2 2-esse. 7-tait 2-goûtant 2 voir ce 100 100-glant en-100-glantant ce sol 2 sa salle à 10-ner.

J'entendis 7 femme à  $\frac{1}{2}$  morte hurler comme 1 enfant 2-laissé, je 20 à son secours. Je lui administrai une mé-2-cine et elle re-20 à la vie.

Elle ouvrit les 2 yeux, 1-dice 2 rétablissement et elle re-20 complètement à elle. 2-puis ce jour, je l'aime, j'in-6-te pour la voir 8 soirs par 7-maine, je compose des 4-trains pour elle et je suis tout 5-plement 5-cèrement épris.

J'ai 20-cu sa ré-6-tance et nous partons pour les 1,000 îles en voyage 2 noces dans 3 mois.

Elle s'appellera à l'avenir madame 4-trine, 6-cile Bau-7 et nous 2-meurerons toujours rue 5 2-nis. (Il sort.)

MES MONOLOGUES

(*En cas de rappel.*) Excusez 7 petite  
1-10-otie car je 10-parais 10-crètement 2  
peur 2 me faire 2-molir le  $\frac{1}{4}$  par les 0-10-  
teurs 10-traits.



## Déroutée

*(Monologue pour jeunes filles)*

J'adore les voyages. Je ne passe jamais un mois sans faire un petit voyage. On apprend tant de choses en voyageant; sans compter l'agrément qu'on y trouve; ce changement perpétuel de décor nous grise délicieusement, on voit sans cesse des figures nouvelles, on se meuble l'esprit d'une foule de choses utiles.

Cependant, pour une jeune fille qui voyage seule, comme je le fais toujours, il faut beaucoup de prudence et d'audace.

Il ne faut pas se laisser ennuyer par le premier venu et surtout il faut se méfier des connaissances que l'on peut faire en route.

Parmi ces dernières il faut mettre au premier point les beaux petits jeunes gens qui s'approchent de nous avec un sourire aimable sur les lèvres et en relevant leur petite moustache nous disent: "Et où allez-vous comme ça, mademoiselle?" — "Vous voyagez seule?" — "vous êtes brave." — "Peut-on causer?"

Il faut voir comme je sais bien les dérouter ces petits jeunes gens; je les envoie immanquablement au diable vauvert.

MES MONOLOGUES

---

Dernièrement, j'arrive à la gare du chemin de fer, j'allais faire un voyage.

Un beau jeune homme s'approche de moi et, en soulevant sa casquette, s'informe où je vais.

Je jetai un coup d'oeil sur le jeune homme et, avec un sourire entendu, je lui dis que j'allais à Ottawa.

Le jeune homme entreprenant vint me placer dans mon wagon et après avoir déposé mes colis dans le panier il voulut faire la conversation, mais je coupai court en lui disant que je ne causais jamais avec les jeunes gens que je ne connaissais pas.

Il souleva sa casquette et me laissa seule.

Le train partit. J'étais heureuse d'avoir médusé ce jeune homme par trop entreprenant.

Quelques heures plus tard j'arrivais à Ottawa.

L'ennuyeux, c'est que j'allais à Québec.

## Je suis distrait

Est-ce ma faute; je suis distrait.

Je suis tellement distrait que mes amis s'imaginent que j'y mets de la mauvaise volonté et que je le fais exprès.

Le faire exprès? Comme c'est simple.

L'autre jour, je vais dans un magasin, j'achète quatre douzaines de pantoufles pour la maison. Je quitte le magasin en oubliant de payer. Une distraction. On m'a arrêté, j'ai dû payer... avec de la monnaie contrefaite... une autre distraction. Le pire dans l'affaire c'est que je n'avais pas du tout besoin de ces quatre douzaines de pantoufles; je les avais achetées par distraction.

C'est extraordinaire les ennuis que je subis par mes distractions continuelles.

S'il pleut, je prends ma canne; s'il fait beau, je sors mon parapluie, quand ce n'est pas le parapluie d'un autre.

L'autre jour, je rentre chez moi, il pleuvait à boire debout; je dépose mon chapeau ruisselant dans mon lit et je passe la nuit accroché au porte-chapeau. Distraction. C'est ennuyeux.

A mon travail, la semaine dernière, j'ai une vive discussion avec le patron; on se

## MES MONOLOGUES

dit des gros mots et je finis par lui donner ses huit jours. Distraction. J'avais oublié que le patron, c'était lui. Je me cherche une position depuis. Est-ce regrettable.

Si je vais à l'épicerie acheter du beurre, je reviens avec des oeufs, du pain, je rapporte des gâteaux, etc., etc.

Ma pire distraction: le jour où j'ai demandé une jeune fille laide comme une guenon en mariage. Ça vaut la peine d'être raconté.

Je lui parlais en songeant à une autre et la prenant pour l'autre, je lui ai fait une demande. Elle a accepté.

Par distraction toujours, j'ai oublié de me rendre à ma messe de mariage au jour annoncé. Ça a causé un émoi chez les invités. Quelques jours plus tard je l'épousais . . . de force.

Huit jours après elle m'a demandé un verre d'eau, je lui ai fait prendre de l'arsenic. Distraction. Elle est morte. On l'a enterrée. Je me suis habillé de rouge ce matin-là, autre distraction. Au cimetière j'ai descendu dans la fosse à sa place. Heureusement que les fossoyeurs s'en sont aperçus à temps sans quoi ce serait un mort qui vous parlerait en ce moment.

Ah! mon Dieu! j'y songe, je dois aller réciter un monologue ce soir à . . . (*nom-*

MES MONOLOGUES

*mer une paroisse voisine*), et au lieu de me rendre là je suis venu ici.

Avouez que c'est regrettable d'être aussi distrait.

Excusez-moi, il faut que je vous quitte car je crains d'arriver en retard.

*(Il sort et revient aussitôt)*. Est-ce à . . .  
*(endroit déjà mentionné)* . . . ou à . . .  
*(autre endroit)* . . . que je dois aller?

Non, c'est à . . . *(nommer un troisième endroit)*.

Un peu plus j'allais oublier l'endroit où je vais.

*(Il sort de nouveau et revient.)* J'ai oublié quelque chose. Encore une distraction. J'ai oublié de vous remercier de votre bonne attention. Merci, mesdames et messieurs.



## Les mots croisés

C'est à en perdre la tête.

Ma femme s'occupe de mots croisés, ma bonne s'occupe de mots croisés, tous mes enfants s'occupent de mots croisés.

Dès que j'arrive à la maison toute ma famille s'empare de tous les journaux que j'apporte et avant de savoir si le franc monte ou si le marc descend, si le ministère français et le Prince de Galles ont été renversés, l'un par son cheval et l'autre par les députés, elle va à la page du damier de mots croisés et elle cherche... elle cherche... elle cherche les solutions.

Quand toute ma famille a trouvé la solution de chaque carrelage... on soupe.

Il m'arrive quelquefois de souper à huit heures, quelquefois aussi... à onze heures du soir.

Depuis l'invention de ce problème cyclopéen ma vie est devenue un enfer.

Je ne passe pas deux minutes de mon existence sans qu'on me demande des renseignements sur ceci et des renseignements sur cela.

C'est à se rompre la tête sur un mur de briques.

On trouve des atlas partout; hier j'ai

MES MONOLOGUES

trouvé une arithmétique dans la boîte au pain, avant-hier, une grammaire dans le ragoût de pattes.

Mais ce qui m'ennuie le plus ce sont les questions:

—Papa, comment appelle-t-on une grande ceinture?

—L'Equateur.

—Monsieur, quel est le demi-dieu qui soulevait la terre sur ses épaules?

—Louis Cyr.

—Mon mari, quel est le mot de douze lettres qui commence par un C et finit par un N et qui représente la devise anglaise: "Ce qu'on a on le tient bien" (*What we have we hold*).

—Constipation.

—Quel est le nom d'une rivière du Kamchatka qui commence par A, le nom du roi de Siam, de l'Empereur des Hottentots, comment appelle-t-on l'arbre qui produit la pistache, le nom de baptême de Gaspard Petit, quel était le président de la République Française, qui était Cicéron ?

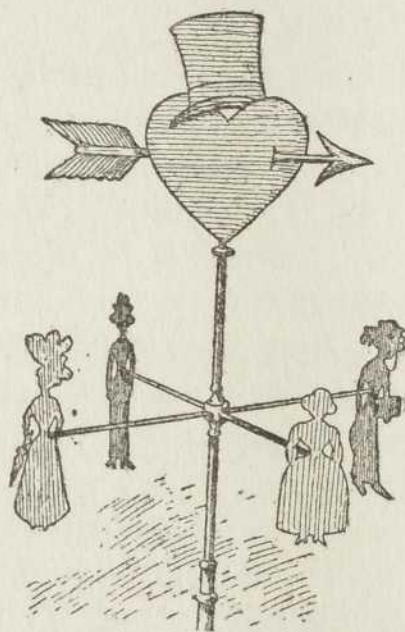
Voilà six mois que cette maladie sévit dans ma famille. Je me couche le soir et je fais des rêves fantastiques.

La nuit dernière j'ai rêvé que j'avais inventé de la peinture carreautee pour les damiers noirs et blancs.

MES MONOLOGUES

Si cette mode ne change pas j'ai peur d'en faire une maladie, car c'est à en perdre la tête.

Ah, les mots croisés! les mots croisés!



## Pour elle

Je l'aime, ELLE, je l'adore, elle.

Je ferais tout pour elle; j'irais du Pôle Nord au Pôle Sud pour elle. J'irais d'un antipode à l'autre antipode pour elle.

Je resterais trois heures sans manger pour elle et je resterais trois heures . . . cinq minutes sans boire pour elle.

J'escaladeraï les plus hauts pics pour elle et je descendrais dans les plus bas fonds pour elle.

Je porterais des chapeaux de paille en janvier pour elle et je porterais des fourrures (comme les femmes font) en juillet pour elle.

J'assécherais un océan pour elle et j'inonderais le Sahara pour elle.

Je mangerais du feu pour elle et je boirais de l'acier en ébullition pour elle.

J'arrêteraï le tonnerre pour elle et les éclairs pour elle.

Je me passeraï de sommeil sur mon temps de travail pour elle; je dépenseraï toute ma paye pour elle.

Je sacreraï pour elle. *Ah, Hell.*

Je me battraï pour elle, je mordraï pour elle, j'égratigneraï pour elle; je tueraï pour elle.

MES MONOLOGUES

Je marcherais des nuits entières pour elle,  
je me ferais soldat pour elle.

Je ferais le tour du monde pour elle, et le  
tour de Mars pour elle.

Je boirais un ruisseau pour elle et j'é-  
teindra la Vésuve pour elle.

J'écrirais des livres pour elle et je les dé-  
truirais pour elle.

Je ferais ceci pour elle et je ferais cela  
pour elle.

Elle est si belle, elle, ma pastourelle, ma  
tourterelle, ELLE.

Je ferais tout pour elle, mais que le dia-  
ble l'emporte si elle s'imagine que je mour-  
rais pour elle.



## La demoiselle Fadola

Foi de *Rémi*, je suis adoré d'une cousine si admirable que j'en reste "mi"-dusé quand j'en rêve en silence. Elle répond à la dénomination de: "*Fadola*".

*Fadola*, comme situation, enseigne le piano dans un pensionnat; je l'adore. Je suis fou d'admiration, de passion, je l'idolâtre. Je suis son Adonis, elle est ma Céladon.

Pour elle, je chanterais sur un saule comme un rossignol, je miaulerais comme un chat, je prierais Allah, je serais Attila, si j'avais la possibilité de la serrer une seule minute sur mon coeur.

Un soir que le soleil lançait ses rayons dorés sur la terre; alors que mon amie avait l'âme endolorie, je la trouvai assise sur le sofa dans la salle de solfège. En mettant le pied sur le sol ciré je me sentis dominé par une folle passion. Mon coeur altéré cherchait des consolations. Je tombai sur le sol et la conjurai de m'aimer de son plein gré. Je me sentais inspiré, admirable, je la pris dans mes bras et je lui déclarai ma passion.

—*Fadola*, mon adorée, lui gémis-je, dans la trompe d'Eustache, je t'adore, te déclarer

MES MONOLOGUES

ma flamme est facile, tu es si belle, je suis ton plus persistant adorateur. Je suis seul sur la terre, pas d'amis. Laissez-vous dominer par ce sentiment si puissant qui s'appelle l'amour. Oh! Fadola, ne tournez pas le dos, répondez, je meurs dans l'attente de votre réponse.

Fadola resta cinq minutes sans bouger, en lutte avec la situation.

Je venais de tomber sur le sol, absolument navré, timbré de son silence, enfin, ô rêve adorable, Fadola me prit la tête et familièrement, extasiée, elle me dit :

—Je ne lutte plus, je réponds à l'amour que vous répandez, là, près de moi; vous êtes à mes pieds sur le sol ciré, serait-il possible que je dominasse mon émotion et que je ne répondasse pas à vos propositions? Oui, Rémi, mon ami Rémi, je domine mon émotion, je remise mes scrupules, j'adore mirer mes yeux dans la flamme de ton oeil fulminant et fascinateur, je ne résiste plus, je ne lutte plus, je chute dans tes bras.

O Minerve, Latone, dieux lares, son amour allait crescendo, son coeur altéré cherchait des tendresses arriérées. D'un baiser elle scella son serment.

J'étais fou d'admiration, mon coeur rebondissait et sonnait la charge et je serais facilement tombé si mes pieds n'avaient pas été bien mis au sol.

MES MONOLOGUES

Et depuis six jours *Fadola* aime son  
*ami Rémi* d'une façon irrémédiable.



cent quatre-vingt-dix-sept

BRILLONNEAU  
PARIS



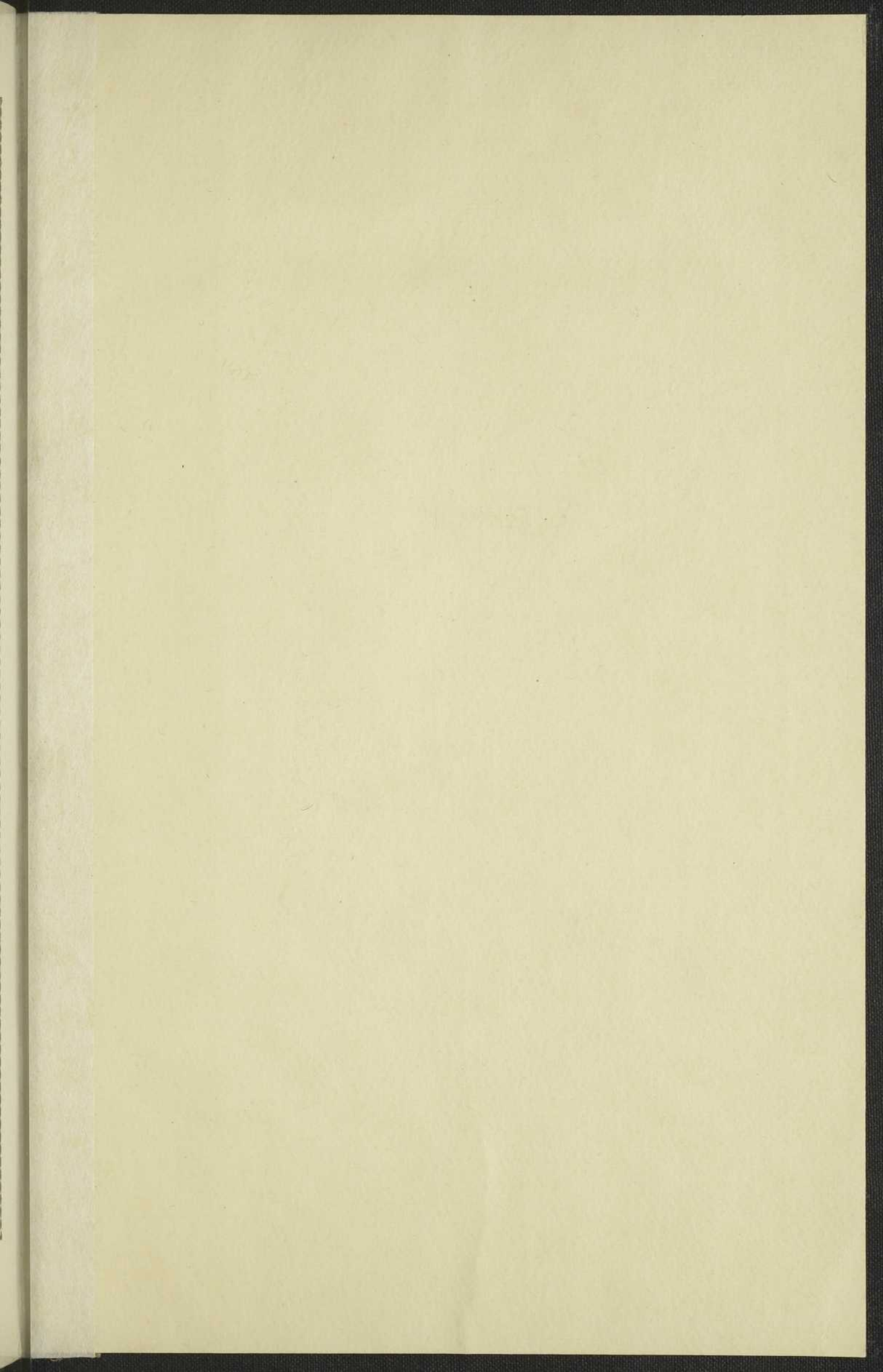
THE  
SUN  
SHINE  
ON  
THE  
MOUNTAINS

## TABLE DES MATIERES

---

Biographie de l'auteur.....	7
Partirat-il .....	11
Notre histoire à toutes.....	14
Le Canayen des "States".....	17
Distribution solennelle des prix.....	20
Le philosophe idiot.....	24
Le porc à Poléon.....	27
Oh! Amour.....	29
Les surnoms.....	32
Not' servante.....	34
Les zeniziales.....	37
La lutte de Wenceslas.....	39
Lili n'a pas le temps.....	42
J'chus t'en amour.....	44
Projet de mariage.....	47
Je les aime toutes.....	50
L'agent d'immeubles.....	52
Mon repas de Noël.....	55
Un bon garçon.....	58
Première représentation au théâtre....	61
Le rendez-vous.....	64
Sur la rue.....	66
L'auto-suggestion .....	69
Le monsieur qui n'aime pas les ca- lembours .....	72
Les quatre charretiers de l'apoplexie	75
Ah! les enfants.....	80
Sa promenade matinale.....	82
Coïncidence .....	84
Marques et remarques sur le marc....	86
J'aime un flirt.....	90
Un peu de statistique.....	93
La farce du bedeau de la paroisse.....	97

Les cors aux pieds et les pieds aux cors .....	99
En l'année bissextile.....	103
Elle est épatante.....	107
Ah! les femmes.....	110
Un bon remède.....	112
Maison à louer.....	114
Une bonne nature.....	116
La peur des revenants.....	118
Pour valeur reçu.....	121
Vive les automobiles.....	124
Les ennuis d'être servante.....	127
La Regina del mio cuore.....	130
Ane Ponne Barguenne.....	133
Mon héros.....	135
Siméon a lâché sa job.....	138
Les consolations.....	140
La lutte pour l'air.....	143
Le parvenu.....	145
Le roi des camelots.....	148
Enrhumée du cerveau.....	152
Le hamac de ma femme.....	154
Le monsieur qui ne fait pas de ca- deaux .....	157
Ma première partie de billard.....	161
Pourquoi parler.....	163
La belle marseille.....	166
On déménage.....	169
Cauchemar terrible.....	172
Je suis fiancée.....	174
Plaidoirie d'avocat.....	176
Je sais parler aux femmes.....	179
Un peu d'arithmétique.....	182
Deroutée .....	185
Je suis distrait.....	187
Les mots croisés.....	190
Pour elle.....	193
La demoiselle Fabiola.....	195



**Les plus beaux romans canadiens sont publiés par les  
EDITIONS EDOUARD GARAND**

L'IRIS BLEU, par J. E. LARIVIERE  
Le MASSACRE DE LACHINE, roman historique  
MA COUSINE MANDINE, par N. M. MATHE  
LES FANTOMES BLANCS, par A. ROCHEFORT  
LA METISSE, par JEAN FERON  
GASTON CHAMBRUN, par J. F. SIMON  
LE LYS DE SANG, par HENRI DOUTREMONT  
LE SPECTRE DU RAVIN, par Mme A. B. LACERTE  
LE MEDAILLON FATAL, par ANDREE JARRET  
L'AVEUGLE DE ST-EUSTACHE, par JEAN FERON  
NIPSYA, par HENRI DOUTREMONT  
FIERTE DE RACE, par JEAN FERON  
ROXANE, par Mme A. B. LACERTE  
LA REVANCHE D'UNE RACE, par JEAN FERON  
L'EXPIATRICE, par ANDREE JARRET

Chacun de ces volumes est envoyé par la malle sur réception de 30c

**THEATRE CANADIEN**

LA SECOUSSE, par Jean Féron, pièce en trois actes.  
LA PIPE DE PLATRE, par A. Huot. Comédie en un acte.

Prix chacune, 25 sous

**LES RECITS CANADIENS**

LE PHILTRE BLEU, par Jean Féron  
LA FEMME D'OR, par Jean Féron

Prix: 15 sous.

**ETUDE HUMORISTIQUE SUR LES AUTEURS CANADIENS**

LITTERATURE, A LA MANIERE DE. . . . NOS AUTEURS CANADIENS

Par MM. Louis Francoeur et P. Panneton.

3ième prix au concours Provincial de 1924. (prix David)

Prix: 65 sous, par malle 70 sous

**CHANSONS CANADIENNES**

Recueil de 5 chansons nouvelles publiées avec accompagnement de piano, par  
Mme A. B. LACERTE. Prix 10c.

**RECITS DE VOYAGES**

MON DERNIER VOYAGE A TRAVERS L'EUROPE avec préface du  
Chanoine Stephen Coubé, par REMI TREMBLAY

Prix: par malle 50c

**POESIE**

A TRAVERS LES VENTS, par ROBERT CHOQUETTE  
LES GUERETS EN FLEURS, par ULRIC GINGRAS

Prix: chacun 75c par malle.

**SPECIAL**

L'HOMME TOMBE, par HENRI BERNARD. Prix: 40c.  
JULES FAUBERT, par UBALD PAQUIN. Prix: 25c  
LA VILLA DES ANCOLIES, par J. E. LARIVIERE. Prix 25c.

**PARAITRA PROCHAINEMENT**

Dans le "Roman Canadien"

L'ASSOCIEE SILENCIEUSE, par J. E. LARIVIERE  
L'OMBRE DU BEFFROI, par Mme A. B. LACERTE  
LA CITE DANS LES FERS, par UBALD PAQUIN  
LA BESACE D'AMOUR, par JEAN FERON

**EDITIONS EDOUARD GARAND**

153a Ste-Elisabeth

MONTREAL

Les romans canadiens sont écrits par les Canadiens, imprimés par des  
Canadiens, avec du papier canadien, illustrés par des Canadiens, et édités par  
des Canadiens, pour le bénéfice des Canadiens.

**ENCOURAGEZ LA LITTERATURE NATIONALE**

Imprimerie des Editions Edouard Garand